

DETECTIVE

N° 574 - Jeudi 23 Novembre 1939 - 1 fr. 75

La physionomie des Halles a changé. De jeunes soldats viennent au ravitaillement et, débrouillards, ils trouvent le moyen de se faire aider par d'agréables jeunes femmes.

17.625



Rayles du *Matin*

INSTANTANÉS



L'École militaire préparatoire d'Autun est dirigée par le colonel Leccia qui, chaque jour, fait venir quelques élèves dans son bureau et leur parle paternellement. 19.715.



Une fête à Autun. L'enfant de troupe d'aujourd'hui salue ses prédécesseurs : ceux de la Révolution, du Directoire, du Premier Empire, du Second et celui de 1914. 19.739.



Mais la fête la plus belle, c'est la visite de maman. L'une embrasse son grand garçon, son petit soldat chargé d'un paquet de friandises. L'autre questionne un instructeur. 19.722.



La maman est partie. Le professeur de culture physique vous appelle ; tous les muscles doivent être souples. Voici un exercice de traction à la corde surveillé par un médecin-major. 19.725.

ENTRE NOUS

O N a beaucoup parlé, ces temps derniers, du service postal aux armées et de la lenteur du courrier. Et naturellement, on s'en est pris à ce pauvre M. Julien qui a l'infortune particulière d'être ministre des Postes, en ce moment. Croyez-moi, les postes, ce n'est pas le bon poste, ce n'est pas le filon, la bonne planque. Il est tellement facile de constater qu'une lettre met un peu plus de temps qu'avant la guerre pour parvenir à son destinataire et il est si facile de crier à tue-tête contre cet état de choses sans savoir de quoi l'on parle.

Je ne suis pas dans les secrets de M. Julien mais je sais, tout de même, qu'il y a des raisons à ce que le courrier ait été acheminé lentement au début de la mobilisation (cela va mieux, beaucoup mieux maintenant et cela ira de mieux en mieux).

D'abord, il y eut beaucoup de postiers mobilisés hors de leurs services habituels. Ensuite, le plan de mobilisation postale était basé sur l'évacuation de Paris et je sais tel arrondissement de Paris qui vit se fermer quatre de ses bureaux (et de quelle importance ! le 108, par exemple, boulevard Haussmann) sur neuf. Or, le record du bureau central du 9^e a été battu le 15 octobre avec plus de 10 millions de chargements et de plis recommandés ; le record des mandats est battu chaque jour et quant aux lettres ordinaires, je n'en parle même pas. La franchise postale a multiplié le nombre des correspondances dans d'étonnantes proportions. Je connais telle femme qui n'écrivait pas trois lettres par an et qui écrit chaque jour à son mari, au front, chaque semaine à ses deux beaux-frères au front. Moi-même, je me suis laissé gagner par cette fièvre épistolaire bien que je sache le prix d'une ligne et bien que j'aie le dégoût de l'écriture.

Contre le raz de marée des lettres, des mandats, des colis qui déferlaient sur eux, les postiers se battirent comme des lions ; ils durent faire face tout à la fois, à une insuffisance numérique du personnel à l'intérieur ; à une insuffisance qualitative du personnel, au service postal des armées et à une besogne à peu près quatre fois plus grande qu'en temps de paix.

Pour mon humble part, loin de dauber sur eux, je rends hommage à leur magnifique dévouement, car je sais bien que beaucoup d'employés (et notamment les postiers affectés aux guichets) ont eu, ont encore une harassante tâche. Ils en sentent l'importance ; ils savent qu'il est essentiel que les soldats, sur le front, reçoivent les lettres de la mère, de la femme, de l'amante ; ils savent que les colis, que les mandats sont utiles ; ils n'ont pas ménagé leurs heures supplémentaires, leurs veilles, leurs efforts intelligents pour que tout tourne à peu près rond.

Il n'était pas, je crois, mauvais que cela fût dit.

MARIUS LARIQUE.



La journée a été bien remplie et celle de demain comporte les compositions trimestrielles et des exercices physiques. N'y pensons pas ; dormons à poings fermés. 19.730.



Allons, debout et que la main ne tremble pas. N'oublions pas que tout bon soldat et tout bon chef doivent d'abord savoir se servir d'un fusil pour défendre leur pays, s'il le faut. Visons bien ! 19.724.



Rendez-vous et restez bien en ligne. C'est la coquetterie d'Autun que cette salle d'escrime d'où sont sortis de fameux épéistes. Et puis, ce beau et bon sport est bien latin. 19.727.



C'est dimanche. On a la permission de sortir en ville mais il faut être impeccable et même un peu de coquetterie ne messied pas. Rectifions ce nœud ; peignons bien ces beaux cheveux. 19.723.



A un tournant de l'escalier d'honneur, sous deux haches croisées, la devise de l'école s'inscrit en termes d'une haute noblesse. Vraie devise du Français, grand ou petit. 19.736.

L'Attentat de Munich



Hitler, on le sait, vient d'échapper à l'attentat de Munich. La propagande allemande accuse les Alliés d'avoir fomenté cet attentat ; c'est un mensonge et une infamie de plus à son actif. Ce n'est pas de cette manière que les Alliés comptent châtier Hitler. En vrai, deux hypothèses sont plausibles :

1° Ou il s'agit d'un attentat monté par la Gestapo. L'enquête permettrait des arrestations de suspects, non de suspects, du pseudo-attentat, mais de suspects au régime nazi. Procédé classique ;

2° Ou il s'agit d'un complot préparé par des mécontents (monarchistes et même nazis qui ne pardonnent pas à Hitler sa collusion avec les communistes russes) ; exécuté avec la complicité de certains membres de la Gestapo.

Rappelons-nous que le 28 août, à la veille de la guerre, deux tracts étaient distribués en Bavière. Rappelons-nous que le 4 octobre, la presse hollandaise se faisait l'écho de la découverte d'un complot contre Hitler qui devait être abattu à Dantzig.

Rappelons-nous que le 26 octobre, la Gestapo découvrait un complot organisé par des officiers bavarois qui accusaient le régime nazi d'avoir fait assassiner le prince Rupprecht de Wittelsbach, ex-prétendant à la couronne de Bavière. Cinq généraux, parmi lesquels von Hammerstein, ancien chef d'état-major, et von Shelpnagel, grand tacticien, furent arrêtés. Des perquisitions furent opérées chez des membres de la famille impériale ; le kronprinz fut étroitement surveillé.

Notre collaborateur R.-J. Piquet, l'un des plus remarquables inspecteurs principaux de police, grand spécialiste des affaires criminelles, vous expose ci-dessous pourquoi il ne faut considérer ni l'attentat fomenté par les Alliés, ni celui préparé par la Gestapo, exécuté par elle pour « épurer » plus facilement, mais seulement l'attentat préparé par des éléments intérieurs désireux d'abattre Hitler et aidés par certains membres de la Gestapo.



NE bombe est comme une lettre anonyme ; l'expéditeur reste presque toujours inconnu, mais le destinataire trouve rapidement dans ses relations un ennemi intime à qui l'attribuer. Celle de Munich, qui a éclaté à la Burgerbrau, ne devait pas faire exception à cette règle, et pour les besoins de la politique du Reich fut mise au compte des services secrets des Alliés. C'était du reste leur faire beaucoup d'honneur.

Cette façon de camoufler la vérité est élémentaire, car le public ignore que tous les attentats contre les personnalités régnautes ou les dictateurs ont toujours été l'œuvre de fous ou de nationaux ennemis du régime de leur pays.

Mais voyons les faits : Le 6 novembre les anciens combattants nazis de Munich sont avisés discrètement que leur Führer accablé de travail ne pourra sans doute pas présider la séance traditionnelle de la Burgerbrau et qu'il sera probablement remplacé par Rudolph Hess. Mais le 7 novembre sa présence est confirmée sous certaines conditions. On précise que les hauts fonctionnaires du parti, que les Munichois ont l'habitude de voir auprès de lui, ayant des missions à

remplir dans le Reich se feront excuser. De toutes façons la fête traditionnelle suivant habituellement la réunion est décommandée.

Le 8 novembre, alors que depuis huit jours la police a passé au crible la population actuelle de la ville, arrivent les « gardes de vie » du Führer, venant de Berlin, qui, avec ceux de la maison Brune, vont organiser le service d'ordre. La salle est de nouveau visitée, les rues avoisnantes sont gardées et à l'arrivée de Hitler 879 personnes se trouvent dans la salle.

A 21 heures, le Führer a terminé son discours. Le président Christian Weber prononce quelques paroles vite coupées par une musique. Le Führer serre quelques mains rapidement et s'éloigne entouré par Himmler et la « garde de vie ».

A 21 heures 21, alors qu'il ne reste plus que 204 personnes attardées, l'explosion se produit, une partie de la façade intérieure et le plafond s'écroulent.

La répression va commencer, implacable. On a prétendu que des listes de suspects et des mandats avaient été préparés dès 20 heures, donc avant l'attentat, et que les services de police avaient été alertés depuis le matin ; toutefois, il ne faut pas oublier, pour être impartial, que certaines casernes agencées en prisons avaient été vidées de leurs locataires depuis plusieurs jours, et que la situation intérieure du Reich pouvait provoquer de la part de ses dirigeants une nouvelle épuration sans que la bombe de Munich en soit nécessairement le signal.

On s'est trop pressé d'accuser les Alliés aussitôt après l'attentat et de parler de bombes à retardement, d'un artisan ayant travaillé à des réparations dans la brasserie, du jeune homme en knickerbockers, etc. Soyons plus sérieux ! Je ne sais pas que le Reich en soit arrivé, comme dans la dernière guerre d'Espagne, à vendre les bombes aux particuliers. Il faut la fabriquer, l'apporter au lieu de la réunion, la fixer, la surveiller jusqu'au dernier moment pour qu'aucun inconscient ne vienne en déranger le fonctionnement, ou la retirer si au dernier moment le personnage visé ne doit pas se présenter. C'est pourquoi l'attentat de Munich ne peut être l'œuvre d'un solitaire, des complicités dans la place étant indispensables pour en permettre l'exécution.

L'ENGIN

Dès le début de l'enquête, la Gestapo a lancé la piste de l'artisan en knickerbockers, ayant travaillé à la Burgerbrau au mois d'août dernier comme susceptible d'avoir lui-même, au cours de ses travaux, déposé cette bombe.

Pour que cette piste soit prise au sérieux, il aurait été indispensable que cet artisan eût été aperçu de nouveau la veille ou le soir même de la réunion dans l'établissement, afin d'armer cette fameuse bombe déposée au mois d'août et dont

aucun mouvement d'horlogerie n'aurait pu, avec précision, en provoquer l'éclatement à trois mois d'intervalle.

Il ne faut pas oublier que Munich est une ville extrêmement surveillée et qu'aucun étranger douteux ne peut y séjourner, surtout à l'époque de la réunion commémorative de la Burgerbrau.

D'autre part si le volume des engins terroristes employés actuellement est restreint, prenant le plus souvent les apparences d'un bidon d'huile ou d'une bouteille thermos, leur chargement est toujours délicat.

Mais admettons que l'auteur, intelligent, possédant un laboratoire sûr, ait résolu toutes ces difficultés, comment va-t-il transporter sa bombe dans la Burgerbrau, 12 heures au plus tôt avant la réunion, car le cadran n'a que 12 heures et la terrible aiguille arrivera fatalement sur le point choisi pendant ce temps ?

La bombe doit donc être déposée le 8 novembre après 9 heures 21 du matin pour éclater le soir à l'heure précitée. Seulement à ce moment, il y a déjà 24 heures que les sections de la Gestapo de Berlin sont à Munich. Que la brasserie est gardée intérieurement et que le service d'ordre des rues y conduisant est organisé.

Enfin à 15 heures 40 les hommes de « la garde de vie » du Führer opèrent une dernière visite et restent sur les lieux attendant l'arrivée de leur maître. A ce moment la bombe doit être en place dans la salle même où Hitler doit prendre la parole.

Aucun policier ne s'en serait aperçu, ni n'aurait remarqué le passage ou la présence du suspect en knickerbockers avec son colis ? Ce serait sous-estimer les hommes de la Gestapo de les croire si peu curieux.

Peu avant l'arrivée du Führer, comme l'assistance était peu nombreuse cette année, la salle fut complétée par les membres de la Gestapo. Tous pouvaient donc être considérés comme de purs nazis.

La séance est ouverte. Le Führer prend la parole. L'auteur de l'attentat doit régulièrement quitter la salle, mais alors à ce moment il ne peut ignorer que la réunion va être écourtée. Le président Weber a du reste été avisé la veille de cette décision ainsi que de la suppression de la fête qui devait suivre. Il ne peut reprendre son engin ou il espère que le départ du Führer sera retardé de 20 minutes.

Pour exécuter de tels actes, la complicité d'un des membres du personnel ou de la Gestapo est indispensable, mais il y a un point capital que l'enquête n'a pas révélé et qui fixerait tout de suite sur l'hypothèse selon laquelle le gouvernement nazi, en raison de sa situation intérieure, aurait provoqué cet attentat afin d'attiser la fureur populaire et justifier ainsi une nouvelle épuration ; c'est d'indiquer l'heure probable où la bombe a pu être déposée.



Nous sommes loin des acclamations enthousiastes d'un peuple tout entier dressé aux côtés de son Führer ! La brasserie dévastée de la Burgerbrau, centre de réunion annuelle du parti nazi, n'est-ce point le signe de l'Allemagne actuelle, intérieurement minée ?

20.102-19.755-20.103

LES RESPONSABLES

En effet, si la bombe a été déposée après le départ du Führer, ce qui à ce moment-là était relativement possible, l'attentat est l'œuvre de la Gestapo, et ceci expliquerait le départ précipité, le discours écourté, la recommandation au président Christian Weber, de quitter le premier la salle pour entraîner ses compatriotes, afin qu'il en restât le moins possible.

Si au contraire il est établi que la bombe a été déposée avant l'arrivée du Führer, il est permis de douter que l'attentat ait été provoqué par les dirigeants du Reich, ces derniers se contentant simplement de l'exploiter au mieux de leurs intérêts, et cela pour la raison suivante :

Aucun des membres influents du parti nazi se trouvant à la réunion n'aurait accepté de s'exposer et d'exposer leur Führer pendant plus d'une heure trente à une mort possible, connaissant la présence auprès d'eux d'une puissante bombe, laquelle, malgré tous les soins apportés dans la précision du mécanisme, était quand même sujette à un dérangement imprévisible aux conséquences redoutables.

Voilà pourquoi il serait plus sage, au lieu d'accuser les services secrets des nations alliées, de rechercher les auteurs de cet attentat dans les mécontents du régime au sein même du parti qui, par suite de sa politique et de sa collusion avec le bolchevisme, ne représente plus rien de l'idéal pour lequel ils avaient combattu aux côtés de Hitler.

Ajoutez à ces mécontents les familles et amis des 1.176 camarades assassinés lors de la « purge du 30 juin 1934 », ajoutez les monarchistes, les uns fidèles aux Hohenzollern, les autres fidèles aux Wittelsbach, dynastie bavaroise, et vous aurez une idée de cette force cachée qui bientôt exigera des comptes avec des procédés non moins cruels que ceux employés à son égard.

Je me souviens de cet Allemand, mis pendant quelques heures hors d'état de nuire sur le sol français, lors du passage d'un des dirigeants de son pays, et je n'ai pas oublié sa déclaration.

— Vous allez avoir la guerre avec nous, cela sera terrible, mais si je le pouvais je ne ferais tout de même rien pour l'éviter car ce n'est qu'à la faveur d'une guerre que nous pourrions l'abattre.

Qui parlait ainsi ? Otto Strasser, dont le frère Grégor, lieutenant de Hitler et son camarade de la Burgerbrau, a été tué sur son ordre en juin 1934 par Buch, le chef tueur du Reich.

Et je comprends la réflexion de ce magistrat qui, après avoir lu dans la presse l'attentat de Munich, hochait la tête en disant : « Je crois que le jugement est simplement remis à X jours, sans égards », comme l'on dit au Palais de Justice.

René-J. FIGUET.

LE "BALAFRÉ" PAIERA ! A Dit Le "Gang"



Al Capone, alors qu'accompagné de son avocat, il allait se constituer prisonnier pour échapper au Gang.

20015.

LE PÈRE DE HITLER EST-IL MORT FOU ?

D'après les déclarations faites au criminalogiste anglais Godfrey Brown par un vieux réfugié viennois, rescapé des « épidémies de suicide », le dénommé Aloys Schikengrüber, ce douanier autrichien qui fut le père de Hitler, serait mort fou. Alcoolique invétéré, paranoïaque aigu, il aurait succombé au cours d'une crise de *delirium tremens*.

EXÉCUTIONS A La Hache

ON croit généralement que les coupeurs de têtes allemands opèrent en habit, chapeau haut de forme et gants blancs, et qu'ils font agenouiller leurs patients devant un billot moyenâgeux. Cette mise en scène est périmée.

En multipliant le nombre des exécuteurs, les nazis ont perfectionné le cérémonial, et l'on est bien forcé de constater qu'ils en ont augmenté et raffiné la hideur. Le billot est remplacé par une sorte de chevalet d'exécution, sur lequel le condamné est lié, la face tournée vers le ciel, en sorte que non seulement il voit le bourreau élever sa hache au fer étamé, mais encore ce fer descendre, le tranchant orienté sur sa gorge !

Cette vision ultime se confond avec celle du drapeau à croix gammée qui flotte sur le toit de la prison.

La tête du condamné repose sur une serviette. Séparée du corps, elle demeure sur place. Le bourreau noue alors les quatre coins de cette serviette, et dépose la tête ainsi enveloppée près du corps, dans le cercueil de bois blanc.

AL CAPONE, ex-ennemi public N° 1 a été condamné à mort par l'« Underworld »

Un « Comité de réception », armé de mitraillettes, s'était formé pour l'attendre à sa sortie du pénitencier.

Émues par les supplications du gangster, les autorités lui permettent d'effectuer un départ discret, quelques jours à l'avance.

Mais les ennemis du vieux forban sont tenaces, implacables, et la « note à payer est terriblement lourde ». On sait que le « Tzar » de Chicago s'était laissé emprisonner, il y a huit ans, pour échapper à la vengeance de ses concurrents. Ce qu'on ignore, c'est la manière dont il se constitua prisonnier...

EN TERRITOIRE " NEUTRE "

C'est à Atlantic City, le seul territoire américain où les gangsters, par accord tacite, se rencontrent désarmés, que Capone tint son dernier rendez-vous avec les représentants de la pègre, qui ne voulaient plus reconnaître sa royauté.

— Vous avez causé plus de 4.000 assassinats, lui dit-on. Vous avez amassé des millions de dollars. On vous a assez vu. Dès que nous aurons quitté ce territoire neutre, votre peau ne vaudra plus dix cents ; à moins que vous ne consentiez à verser aux « rackets » locaux une amende de 3 millions de dollars !

Capone avait compris. Il disparut dans sa voiture blindée, et fila tout droit chez le Procureur. A sa note déjà lourde, s'est ajoutée, pendant sa détention, la liste des prisonniers qu'il a mouchardés.

Pour l'heure, comme on dit là-bas, les jours qu'il vit sont des « jours empruntés » à la Mort.

Censuré

SUICIDE

D'un Percepteur

PRIVÉ d'une partie de son personnel par suite de la guerre, M. John BEMROSE BIRD, âgé de 34 ans, percepteur à Bombay, littéralement surmené par le travail que lui imposait la vérification des déclarations d'impôt sur le revenu, s'est tiré une balle dans la tête.

Après avoir rendu hommage à la carrière laborieuse de ce dévoué fonctionnaire, le jury du Coroner a rendu un verdict de « suicide provoqué par un travail harassant et compliqué ».

JUGEMENT SÉVÈRE

LES juges anglais ne plaisaient pas en temps de guerre.

Surpris dans une épicerie alors qu'il volait une tablette de chocolat de 2 pence (1 fr. 20), le nommé Georges Russell vient d'être condamné par le Magistrat de la Police Court de Old Street à six mois de hard labour.

— Considérez-vous heureux, lui a dit le juge, que je ne vous retire pas de la circulation pour la durée de la guerre. L'arrière doit être maintenu propre coûte que coûte.

Châtiment D'un Nazi Vorace

NAZI bon teint, fort apte à crier « Heil Hitler ! » et à verser régulièrement sa contribution forcée à cette espèce de « racket » qu'est l'Union Nationale Socialiste, Wilhelm Schwarze possédait — malheureusement pour lui — un appétit peu compatible avec les restrictions alimentaires qui sont de rigueur dans le Reich.

Ayant touché un jeu de cartes de vivres à Hambourg, il se débrouilla, au cours de deux voyages, pour en toucher deux autres, un à Bremen et un autre à Wilhelmshaven. Du coup, ses contributions au « racket » nazi diminuèrent à la verticale, sa femme Olga, douée elle aussi d'un appétit robuste, l'aidant à gâcher son argent en victuailles.

Ces agapes devaient mal finir. Un certain sombre dimanche — où un repas pantagruélique avait remplacé sur sa table le plat maigre traditionnel — Schwarze reçut la visite des collecteurs de l'Union, auxquels il remit deux Pfennige, soit trente centimes.

— Que ça ? demandèrent les chemises brunes.

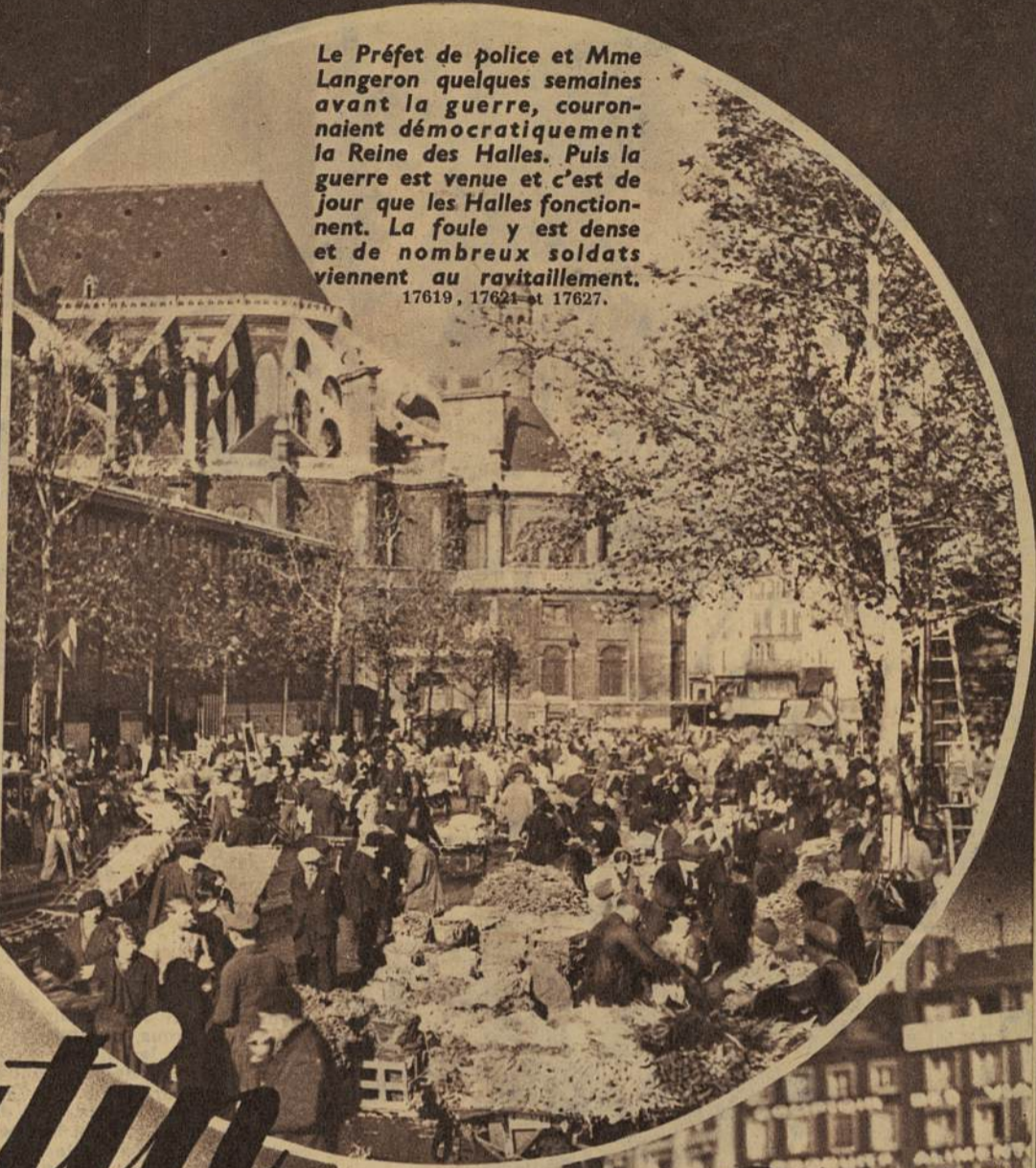
— Ya, fit Schwarze. Depuis quelque temps, je suis un peu gêné...

Dès le lendemain, la police ouvrait une enquête et, en moins de 48 heures, découvrait le pot aux roses. Arrêté sur-le-champ, Wilhelm Schwarze vient d'être condamné à deux ans de prison.

Sa femme Olga, convaincue d'avoir « stocké » un jambon, fera deux ans et six mois.

Censuré

Rafles



Le Préfet de police et Mme Langeron quelques semaines avant la guerre, couronnaient démocratiquement la Reine des Halles. Puis la guerre est venue et c'est de jour que les Halles fonctionnent. La foule y est dense et de nombreux soldats viennent au ravitaillement. 17619, 17621 et 17627.

du Matin



AINSI que de jeunes recrues poursuivies après l'extinction des feux par l'adjudant de service, l'escouade de femmes s'engouffra dans le couloir du débit servant de refuge à leur profession plus ou moins traquée. Lorsque, dans cette course rapide, le bruit de leur masque à gaz bourlinguant sur leurs fesses, tels des fourreaux de baïonnette, fut un peu calmé, et la respiration reprise, l'une d'elles commença les protestations d'usage, après s'être assurée que la voiture de la brigade mondaine, un instant arrêtée à proximité du débit, avait repris sa marche et que le danger était momentanément écarté.

— Alors, maintenant, c'est la mode ! On va nous emballer tous les matins en raison de l'ouverture du marché à midi, et comme les Halles sont fermées la nuit, on fera l'amour par correspondance ! Mais d'abord, où est Spaghetti ? Comment se fait-il qu'il n'ait pas prévenu, lui qui planque toujours dans le coin ?

Mais Spaghetti, le guetteur de Pygmalion, avait sans doute une autre combine en chantier. Le marché allait bientôt commencer et en résumé il ne s'agissait que d'une fausse alerte. Peu à peu tout rentra dans l'ordre. Discrètement les femmes se disposaient à quitter le débit.

— Après tout ! il faut bien que je croûte, fit la grosse Anna pour se donner du courage. Nos hommes, au stade Roland-Garros, ne se doutent pas du turbin. J'aimerais mieux être à leur place dans la « volière », qu'ici sur le « ruban ».

Toutefois la vue d'un couple s'entretenant aimablement sur le trottoir en face retarda un instant le départ de celle « qui voulait croûter ». La femme, blonde, sans chapeau, vêtue de noir, tenait à la main un sac à provisions, duquel dépassaient quelques poireaux.

— Pas possible ! Irma qui « va en chercher », cela prouve qu'il n'y a pas que nous qui claquons du bec. Il est vrai que son ami qui l'entretenait...

Alors pourquoi s'étonner après cela que la faune des halles ait été également complètement bouleversée par ce nouvel horaire et les mesures policières qu'il provoque.

— Tout fini par se tasser, nous disait la patronne du bar, au moment où Spaghetti faisait son entrée ; seulement, à chaque étape, il y a toujours de la casse.

Drôle de bonhomme, ce Spaghetti, guetteur bienveillant, qui, pour se donner une personnalité dans le « milieu », avertissait les femmes de la présence de « la Mondaine » opérant dans le quartier.

— C'est étonnant, disaient ces dames, jamais Spaghetti ne « monte en cabane » avec nous ; alors pourquoi nous prévient-il et dans quel but ?

— Moi, fit Anna, j'avais ma grand-mère qui avait fait un vœu.

— Ah ! non, fiche-nous la paix, avec les vœux de ta grand-mère. Ce n'est pas le jour. Il serait plus utile de connaître l'endroit où la police opère en ce moment.

— La voiture est planquée rue aux Ours, annonça Spaghetti, heureux de son petit effet. Ils doivent attendre pour opérer à coup sûr dans une boîte du coin. Il n'y a pas eu de « mise en l'air » ces jours-ci, ajouta-t-il.

— En tout cas pas chez moi, répondit la patronne d'un ton autoritaire, à moins que ces dames aient oublié de m'en faire part ?

— Pour l'entôlage, répondit une femme, il faudrait tout d'abord des clients avec de l'argent. Or, actuellement il n'y a ni l'un ni l'autre et, dès vingt et une heures, le quartier des Halles n'est pas plus mouvementé que la plaine d'Angerville par une nuit d'orage.

La réflexion était juste ; dans les bouges spécialement organisés pour ce genre de travail, l'époque des « mises en l'air » était passée.

L'hôtel aux « ventouses »

Mme Henriette, avec les deux hôtels qu'elle donnait en gérance à des personnes éprouvées, avait pourtant élevé l'entôlage à la hauteur d'une industrie. Les lits surélevés, les serrures huilées, les panneaux mobiles à proximité des portemanteaux permettant la fouille des vêtements du client pendant que ce dernier se félicitait de la sensi-

bilité bruyante de sa partenaire, tout était calculé, même l'expulsion du récalcitrant en cas de protestation.

C'est dans l'un de ces hôtels situé près du boulevard Sébastopol que je vis pour la première fois « Marcelle-la-Bretonne ». Petite, brune, intelligente, elle choisissait ses clients aux abords des grands magasins ou établissements de crédit et, sous le prétexte de se rapprocher de son domicile, arrivait à proximité du fameux hôtel, de sorte que, le plus souvent, c'est le client lui-même qui le désignait involontairement.

Malgré toutes ces précautions et son air candide, Marcelle n'avait pu éviter d'être amenée devant le commissaire du quartier, par des clients récemment entôlés qui croyaient la reconnaître. Chaque fois la gérante de l'hôtel venait certifier qu'il y avait erreur sur la personne, et que cette femme n'avait jamais fréquenté son établissement.

Et « Marcelle-la-Bretonne » était remise en liberté.

Sa satisfaction non évidente fut cependant de courte durée. Quelques jours après, une communication téléphonique informait la police judiciaire que « Marcelle-la-Bretonne » venait de lever un client qu'elle avait conduit dans l'hôtel du quartier Saint-Denis, que le trinquage des cloisons, agencées pour l'entôlage, avait fait surnommer par les prostituées « l'hôtel aux ventouses ».

Je revois encore cette fille à notre arrivée. La pâleur de son visage s'accentua. Elle comprit aussitôt qu'elle aurait à répondre non seulement de son dernier entôlage, pour lequel nous n'avions du reste aucune certitude, mais des précédents pour lesquels elle avait été relâchée. Nos regards se fixèrent. Lentement Marcelle s'éloigna dans la cuisine attenante au débit.

— Inutile de fuir, fis-je, je connais le parcours et un inspecteur se trouve dans le couloir de l'hôtel.

— Oh ! mais je n'ai aucune raison de fuir, répondit-elle, je viens simplement respirer le pot-au-feu de la patronne ; car, pour ne rien vous cacher ; je l'adore.

Joignant le geste à la parole, Marcelle soulevait le couvercle de la marmite et respirait un instant l'odeur qui s'en dégageait.

— Allez, en voiture !

« Marcelle-la-Bretonne » ne fit aucune difficulté pour nous suivre, ce qui nous étonna un peu. Toutefois, avant de quitter le débit, elle déclara à la patronne, attentive à son manège :

— Soyez tranquille, madame, je vais revenir bientôt. Surtout, ne servez pas le potage sans moi, vous savez que le pot-au-feu est ma passion. A chaque fois qu'il y a du bouillon, j'arrive trop tard !

La visite dans la cellule spéciale du service central fut minutieuse mais infructueuse. Cette femme ne possédait sur elle que la somme normale répondant à la générosité d'un client aisé. C'était le fiasco. Pas de victime connue, simplement une suspicion de vol non confirmée.

« Marcelle-la-Bretonne » fut remise une troisième fois en liberté. Devant notre indifférence un peu forcée, elle accepta cette décision sans forfanterie, avec son calme habituel.

— Tout de même, ce pot-au-feu !... fis-je quelques secondes après son départ ?... Et la recommandation à la patronne ?

Il n'en fallait pas plus pour motiver notre décision et, avant même que « Marcelle-la-Bretonne » ait franchi le pont du Châtelet, nous étions déjà revenus à « l'hôtel aux ventouses ».

— Vous avez déjà servi le potage ?

— Non, monsieur, répondit la patronne, effrayée devant mon attitude de circonstance. Pourquoi me demandez-vous cela ?

— Il est empoisonné.

— Oh ! la misérable ! Mais dans quel but, grands dieux ?

Aussitôt, et devant nous, elle précipitait le contenu de la marmite sur la pierre à évier. Parmi les légumes et le bœuf, une superbe chevalière, avec diamant, paraissant neuve, jetait son éclat.

— Vous auriez dû me le dire, fit-elle, au lieu de me laisser gaspiller un si bon pot-au-feu. La vie n'est déjà pas si facile.

Hélas ! nous ne le savions pas non plus, sinon nous n'aurions pas remis en liberté « Marcelle la Bretonne », laquelle, avertie de notre présence dans le café, s'était bien gardée de venir déguster le fameux bouillon.

Quelques semaines après, je devais la revoir pour la deuxième et dernière fois. Marcelle était étendue au travers du lit, dans une chambre d'hôtel. Entièrement vêtue, les jambes pendantes, elle avait été étranglée par son client ; une pointe du couvre-lit avait été enfoncée dans sa bouche pour étouffer ses cris.

— Le client n'est resté que quelques minutes, me dit la femme de chambre, et comme je paraissais m'étonner de ce rapide départ, croyant à un malentendu entre les partenaires, l'homme comprit ma surprise et, très calmement, souriant, il m'a déclaré en s'éloignant :

— Cela n'a pas été long !

En effet, le crime avait été rapide.

Vengeance, sadisme ?

Le métier d'entôleur a quelquefois ses risques.



**Cependant que des femmes s'empressent autour de la marchande de saucisses et de pommes frites en vue d'une cuisine express, des soldats choisissent en connaisseurs des navets qui seraient bien appétissants autour de quelques canards. Mais les canards?...
17618, 17623, 17624.**



La descente

Les patrons changent, les panneaux mobiles se referment, les façades se repeignent, mais la clientèle reste le plus souvent la même. C'est pourquoi la police allait opérer une fois encore dans cet hôtel. Au signal convenu la voiture vide stationnée rue aux Ours venait lentement de démarrer pour arriver devant le débit, prendre son chargement quelques instants après l'irruption des policiers.

— Encore vous ! fit le patron, coléreux. Comment voulez-vous que je travaille. Vous oubliez un peu trop que c'est moi qui vous paie.

Paroles injustes et imprudentes, dont la conséquence n'allait pas tarder à se manifester. Déjà les femmes stationnant dans le débit et les accès prenaient place dans la camionnette, avec leur indifférence accoutumée, pendant que les inspecteurs vérifiaient les papiers des consommateurs, lorsqu'un policier vint trouver le commissaire :

— Une chambre est actuellement occupée au deuxième étage et le client refuse d'ouvrir.

— Vous lui avez dit qu'il s'agissait de la police ?

— Certainement. Il m'a alors lancé le mot de Cambronne, en ajoutant qu'on lui avait déjà fait le coup avant-hier, et que du reste il était lui-même préfet de police.

— Enfoncez la porte et amenez votre « Préfet ».

Toutefois le résistant avait dû se rendre compte de la situation car il arrivait tout penaud dans le bureau de l'hôtel avec sa partenaire.

— C'est vous le « Préfet » qui répondez « M... » aux inspecteurs.

— Non, monsieur, je suis chef d'ilot..., je croyais que c'était comme avant-hier où deux hommes ont pénétré dans ma chambre pendant que j'étais au lit dans un autre hôtel avec mon amie. Ils se sont dits de la police et lorsqu'ils eurent vérifié mes papiers, j'ai constaté que mon argent avait disparu ainsi que mon brassard.

— Vous avez porté plainte ?

— Oh ! non, ma femme est en province...

Mais le patron de l'établissement, décidément incorrigible, revenait à la charge, arrogant :

— J'ai une patente, je suis commerçant, j'ai tout de même le droit de recevoir la clientèle qui me plaît.

— Voyez-vous, répondit le commissaire, vous avez le tort d'afficher la loi sur l'ivresse dans votre débit beaucoup trop haut, de sorte que personne ne puisse la lire, sinon vous auriez vu que l'article 10 interdit aux débiteurs hôteliers la réception des filles de débauche ainsi que leur présence dans les locaux attenants à leur débit, ce qui constitue, vous le comprenez bien, une maison de tolérance déguisée et sans aucun contrôle sanitaire. Je vais vous signifier la fermeture de votre débit.

— Mais de quel droit ? fit aussitôt le tenancier.

— Par ordre de l'autorité militaire qui, en temps de guerre, prend toutes décisions qu'elle juge utiles. Les dernières opérations s'achevaient. Le patron avait baissé le rideau de fer du débit, sur lequel il inscrivait à la craie : « Fermé pour cause de mobilisation. » Heureusement que la pluie, en effaçant l'inscription, allait le soir même rétablir la vérité.

Les dompteuses

M. Fredo est barbeau. Il l'a toujours été, et ce n'est pas le court séjour qu'il vient de faire au stade Roland-Garros qui puisse changer sa situation. Il va même jusqu'à prétendre, ce dont je lui laisse toute la responsabilité, que lui et ses semblables sont indispensables à la société.

— Ah ! si nous n'étions pas là ! Mais ces dames resteraient couchées... ; des paresseuses, je vous dis, il faut toujours être derrière. Toutes veulent des spécialités, opérer sur rendez-vous. Ça met une heure pour lacer ses bottes.

Car j'oubliais de vous dire que Fredo dirige avec persuasion l'activité d'une femme bottée. Chaque matin, elle quitte sa localité de banlieue pour se rendre dans un débit-hôtel près des Halles où elle revêt une jupe courte, un tablier fraîchement plissé, et chaussée des bottes vernies à lacets, montant jusqu'au-dessous du genou ; travesti indispensable pour sa clientèle spéciale.

— C'est quand même étonnant, ce déguisement, à l'époque où nous vivons, ai-je timidement fait remarquer à Fredo.

— Que dites-vous ? mais ce goût pour les femmes bottées est une chose solide, monsieur. Elle dure depuis plus d'un siècle, peut-être que votre père a lui aussi...

« Naturellement, je ne dis pas avec celles-ci. Mais les précédentes, la « Paloma », par exemple. Vous l'avez connue ? on l'avait surnommée ainsi parce qu'elle était aussi grosse que la vache landaise du même nom, vedette aux séances de courses.

En effet, parmi les clients de la Paloma, se trouvait un chirurgien lequel, à époques fixes, venait lui rendre visite et, après avoir reçu une sévère correction, se laissait dérober son portefeuille (ce qui faisait partie du programme), ayant eu soin auparavant de ne laisser que la somme suffisante pour la satisfaction qu'il espérait.

Cependant, un jour, un client lui remit dans la rue les honoraires d'une opération, alors qu'il se rendait au rendez-vous de la Paloma. Il avait pourtant bien préparé le portefeuille et caché la grosse somme, mais (fut-ce une intuition ?) la Paloma, au cours de la séance, eut la main un peu trop lourde ; elle laissa son client étourdi le temps nécessaire pour rassembler portefeuille et honoraires. Devant la menace d'une plainte, il y eut une transaction.

— Et maintenant, où se trouve la Paloma ?

— Elle était devenue énorme et pétardière, me dit Fredo. Les autres femmes l'ont mise en quarantaine. Elles refusaient de lui lacer ses bottes et, comme elle ne pouvait plus se baisser, elle était obligée de sortir en pantoufles. La Paloma, sans ses bottes, avait diminué de moitié. Elle n'inspirait plus aucune crainte et si cela avait continué, ce sont ses clients qui l'auraient « dérouillée ».

Les voitures remontent le boulevard Sébastopol. La nuit est tombée. Les « mastodontes » de la rue Quincampoix ont déjà quitté leur tablier. Il n'y a plus de clients pour elles. C'est l'heure où les femmes qui ne supportent

plus la lumière du jour, les « Chouettes », comme disait Fredo, vont tenter leurs derniers racolages. Quelle tristesse !

— Je ne sais pourquoi je sors encore, nous disait l'une d'elles qui eut cependant son heure de célébrité. Je ne « fais » pas un client. Si je vous disais que pour le jour de ma fête où les copines m'avaient gentiment soignée, j'ai voulu emmener quelqu'un chez moi. C'était une lubie, il ressemblait à mon Bébér. Après bien des hésitations, il a accepté. J'étais heureuse. Tant pis ! si je faisais le miché ; moi seule le savais.

A peine couchée, l'homme m'a regardé et, l'œil mauvais, il a saisi mon porte-monnaie sur la table et sans rien dire, menaçant, il a descendu l'escalier. C'était le jour de ma fête. Depuis, je sors non pour racoler, mais parce que je ne puis pas dormir ; comprenez, depuis vingt-deux ans, je n'ai vécu que la nuit, dormant le jour. On ne se refait plus ! Alors, je me promène jusqu'au moment où je tombe de fatigue.

— Allez ! En vitesse au 36. C'est assez pour aujourd'hui, fit l'inspecteur principal au conducteur de la camionnette.

— Vous auriez bien dû prendre cette décision avant de m'emballer fit une femme.

Tout à coup, un policier frappa au carreau : la voiture grinça sur ses freins.

— Voyez au coin de la rue de Rivoli, sous le lampadaire, c'est Spaghetti.

La porte s'ouvrit doucement. De l'intérieur, les femmes suivaient la manœuvre. L'homme, surpris, est encadré.

— Tiens, Spaghetti, que fais-tu ici ?

— J'attends oune ami. Je souis en règle, voici mes papiers.

Et comme l'inspecteur le fixe toujours.

— Et je me souis engagé, voici la feuille, dans la défense « de la passive ».

— La défense « de la passive » ? Alors, tu tombes bien fait l'inspecteur principal, ton régiment part demain. Mon te en voiture, il y a déjà une partie de ton escouade.

René-J. PIGUET et Simone FRANCE.

Le docteur Bizard, médecin-chef des services prophylactiques, se promène près des Halles.



Chronique de l'œil de bouif



« La marquise de Polignac vient de fonder une œuvre appelée Le Foyer du Soldat.

« Cette œuvre comporte des unités comprenant des dames qui se déplacent suivant les besoins des soldats au repos derrière les lignes.

FIGARO, 25 octobre 1939.
Rubrique : Bienfaisance.



PRÈS avoir commenté le communiqué de la marquise de Polignac, le Bouif murmura d'un air rêveur :

— Ils en ont de la veine, les jeunes.

Censuré

— Avant l'autre guerre, Bicar ?
— Avant même que je soye né, on me

l'avait imposée. C'est vous dire que je n'ai pas eu à choisir ; on avait abusé lâchement de ma faiblesse et de mon innocence. Et sur les fonts baptismaux, je me suis trouvé lié pour la vie ; pour sa vie à elle heureusement.

Le Bouif poussa un soupir rétrospectif.

— C'était une vieille dame barbe, néfaste et avaricieuse. J'ai beaucoup souffert par le sesque féminin, mais jamais plus que par ma marraine Aglaé. Chaque dimanche, on me menait la voir. J'étais d'abord reçu par son petit chien qui goûtait à mes mollets. Après ça, pendant deux heures d'affilée, il fallait réciter la théorie sur le catéchisme et l'histoire sainte. Ma marraine ne se lassait pas d'écouter Nabuchodonosor, La Mâchoire de Samson et les Frères Macchabée. Elle écoutait, mais elle n'entendait rien, vu qu'elle était sourde comme une lanterne ; tant qu'à acheter un cornet encaustique, je vous ai dit qu'elle était avare comme Arpajon...

— Harpagon, Bicar...

— Arpajon ! La preuve c'est qu'y avait un tramway qui menait à ce patelin où les habitants se nourrissent d'haricots par économie mal comprise. Elle était sourde, ce qui me donnait une compensation. Je récitais : Le roi Dagobert, il avait mis sa culotte à l'envers, vieille toupie ! Il est mort le cul à l'air, et je t'en souhaite autant, vieille mocheté ». Alors, pour me récompenser, elle me faisait boire ses restes de potion, ses fonds de tisane et toutes les purges qu'elle ne voulait pas laisser perdre. Si j'ai résisté à ces gâteries-là, c'est que j'avais une solidité constitutionnelle esseptionnelle...

Le Bouif continua d'un air lugubre :
— Le jour qu'on a enterré ma marrai-



ne, Aglaé, j'ai pensé que c'était une affaire réglée. Je ne me doutais pas qu'à l'âge de quarante ans, dans les tranchées, je serais capturé par une nouvelle marraine et qu'il me faudrait recommencer le dur métier de filleul.

— Pas dans les mêmes conditions ?

— Non. Celle-là, c'était un journal bienveillant qui me l'avait procurée en 1916, au moment de la grande offensive des marraines. Je pensais que je recevrais du tabac et du chocolat. Il ne venait que des lettres mais alors... quelles lettres !

— Alors, quoi ?

— Elle voulait tout savoir...

Bicar compla sur ses doigts :

— La couleur de mes cheveux, et d'une. Si j'étais sentimental de complexion, et de deux. Si j'aimais lire des verses au clair de lune, et de trois. Si j'aimais les petits oiseaux « pas ceux qu'on mange à table, non : les petits oiseaux qui mangent du mouron dans les cages », et de quatre. A part ça, elle me confiait que son mari n'aimait pas les verses, ni la lune, ni les oiseaux crus et qu'elle était contente d'être débarrassée d'un être aussi borné... Et elle me demandait de lui raconter des histoires de guerre.

— Absolument comme votre première marraine ?

— Justement ! Si j'avais emporté dans les tranchées mon Histoire Sainte, j'aurais envoyé à ma deuxième marraine la Mâchoire de Samson, les Frères Macchabée et la Trompette de Josué. Mais comme je n'avais pas ça sous la main, j'ai eu ressource à mon copain, Desrumeaux, qui était notaire dans le civil et qui devait bien être capable, par conséquent, d'écrire à une dame une lettre avec des verses, des fleurs et des oiseaux.

— C'est lui qui a répondu pour vous ?

— J'ai recopié la chose en la signant de mon nom. J'en pleurais comme un veau, d'exprimer des sentiments aussi jolis et aussi distingués. Le notaire m'avait recommandé de mettre deux mots avant ma signature : par procuration.

— Ce sont des mots de notaire.



— Malheureusement, c'était si beau que je n'ai pas pu me retenir de recopier une deuxième fois la lettre pour l'envoyer à ma femme.

— C'est gentil.

— Malheureusement, ça a trop bien pris avec la marraine. La correspondance a continué sur le même ton pendant un mois. Et chaque fois, j'envoyais à ma femme un exemplaire de la lettre que Desrumeaux faisait pour la marraine. Savez-vous ce qui a fini par arriver ?

— La marraine, parbleu ! J'ai lu ça dans Cyrano.

Le Bouif secoua la tête d'un air sombre :

— Ce n'est qu'une partie de la vérité. La marraine a rappliqué oui. Elle s'était fait précéder d'une lettre où elle me disait :

« Je vois que vous avez une belle âme et un cœur d'angélique. J'arrive. »

En même temps, je recevais une lettre de ma femme qui me disait :

« Décidément, tu ne dessaoules plus pour m'écrire des idioties pareilles. Je vais voir ce qui se passe... »

J'étais au repos en seconde ligne le jour que ces dames se sont rencontrées en arrivant au cantonnement. Et elles se sont fait des confidences. Ma marraine a dit :

« Je viens voir mon filleul qui est un être délicieux. »

Ma femme a dit :

« Je viens secouer les puces à mon mari qui est décidément imbuvable. »

Alors elles ont bien vu que c'était le même ! Et ça a commencé à aller très, très mal.

— Mais Desrumeaux pouvait expliquer la chose ?

— Ça, c'est le plus beau. Savez-vous qui c'était Desrumeaux ?

— Vous m'avez dit que c'était un notaire.

— Oui. Mais c'était aussi le mari de ma marraine. Ayant vu la dame, je lui ai dit pour le consoler : « Mon vieux, tu peux être sûr que jamais je ne l'aurais fait cocu... » Eh bien, ça n'a pas eu l'air de lui faire plaisir.

Et le Bouif conclut, d'un air sage :

G. de LA FOUCHARDIERE.





Les chars romains étaient d'une certaine efficacité grâce à leur mobilité. Un guerrier conduisait ; l'autre combattait.



On discute en vain, depuis vingt ans, pour savoir qui des Anglais ou des Français eurent les premiers l'idée de construire, au cours de la dernière guerre, ces forteresses mouvantes qui s'appellent : Tanks au-delà de la Manche, et chez nous : Chars d'assaut. L'idée n'était pas neuve et sans doute a-t-elle germé dans le cerveau du premier guerrier de la première guerre. Neuf siècles avant notre ère, il n'est question dans *L'Illiade* d'Homère que de chariots de combat montés par deux guerriers dont l'un conduisait et l'autre combattait.

Origine lointaine des chars à faux

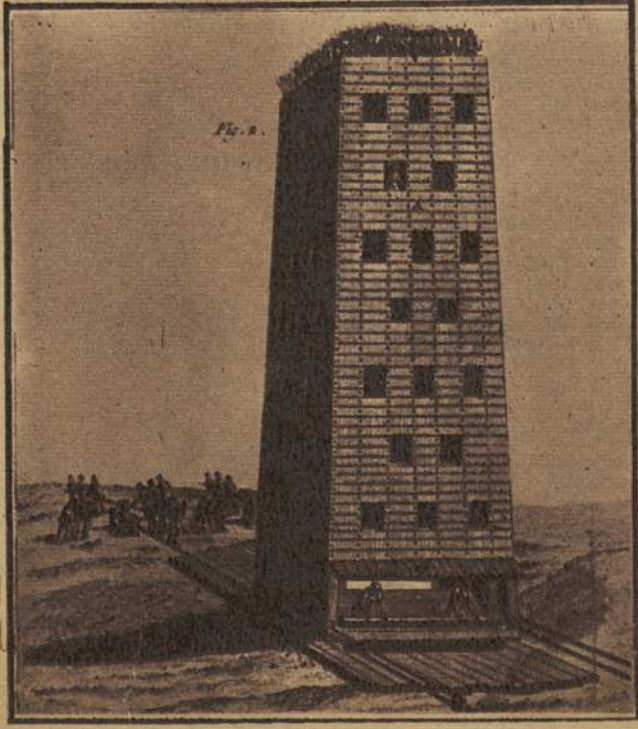
Dans sa *Cyropédie*, Xénophon raconte que Cyrus-le-Grand, fondateur de l'empire des Perses, entendit raconter que les Egyptiens utilisaient, dans leurs combats avec les Arabes, des chars munis d'instruments meurtriers destinés à jeter dans les rangs de l'ennemi le désordre, la terreur et la mort.

Aussitôt, Cyrus décide d'en construire pour ses armées et il les conçut avec toute la barbarie qui peut émaner d'une cervelle orientale. Aux vieux chariots, il substitua des chars tirés à deux ou quatre chevaux, dont les roues étaient très larges et très épaisses, donc moins sujettes à se briser ; le siège s'élevait, en forme de tour, couvrant le cocher jusqu'à la hauteur des yeux ; le timon était garni de piques, sur le devant, et de lances sur les deux côtés. A l'extrémité des essieux, sur chaque roue, étaient fixées deux faux de fer, très aiguës, le tranchant tourné vers l'avant. Enfin, sous le char, une véritable herse de faux dont les pointes étaient tournées contre terre, était destinée à faucher les ennemis tombés au sol. Lorsque l'engin roulait en pleine vitesse les faux des roues coupaient les jambes de ceux qui ne reculaient pas.

Mais autant l'effet des chars à faux était redoutable dans le tumulte de la bataille, autant il devenait facile d'en éviter les attaques, quand les guerriers, revenus de leur première surprise, s'étaient familiarisés avec leur déplacement. Tite Live raconte, à propos des chars à faux dont Archelatus fit usage contre l'armée de Sylla, que les soldats de celui-ci les évitaient en se jetant de côté à leur approche et en leur laissant libre passage. Ils devinrent bien vite si habiles à cette manœuvre que, chaque fois que ces chars étaient lancés sur eux, ils partaient d'un grand éclat de rire en les esquivant :

« Les Romains, dit Végèce, se défendaient contre les chars à faux de la manière suivante : ils semaient promptement, sur tout le champ de bataille, des chausse-trappes de fer composés de quatre pointes dont l'une se présente toujours dressée comme un pieu, de quelque façon qu'ils tombent — et sur lesquels les chevaux venaient se jeter à toute bride, ne pouvant manquer de se perdre. »

Au moyen âge, on se servit des tours roulantes pour réduire les châteaux forts à reddition.



Les éléphants de guerre

L'éléphant étant par sa masse et sa force colossale une sorte de char d'assaut, vivant et obéissant, il ne faut pas s'étonner que son emploi à la guerre remonte à la plus haute antiquité, chez les peuples de l'Orient, en particulier chez les Indiens, où ils rendent, aujourd'hui encore, de précieux services à l'armée anglaise.

Dans l'Inde, aussi loin qu'on puisse remonter dans l'histoire, on trouve les anciennes armées composées partout selon ces éléments : un éléphant, un char de guerre, trois cavaliers, cinq fantassins. Une armée indienne se composait de 21.870 éléphants réunis par phalanges de 64. La *coratarchie* était la demi-phalange, forte de 32 éléphants ; l'*éléphantarchie* en comprenait 16 ; l'*archie*, 8 ; l'*épitharchie*, 4 ; la *thierarchie*, 2 ; enfin, la *zoarchie* désignait un seul éléphant.

Il serait difficile aujourd'hui d'imaginer ce que pouvait donner la rencontre dans les savanes de l'Inde de deux armées d'éléphants formées en phalanges rangées en carré plein de huit files de front, sur huit files de profondeur et portant tous huit soldats en croupe.

Ce fut seulement à l'époque de l'expédition d'Alexandre le Grand, dans l'Inde, qu'une armée européenne eut à s'affronter avec ces masses vivantes. Lorsque Alexandre eut franchi l'Hydaspe, en l'an 327 avant J.-C., il trouva sur la rive opposée le roi indien Porus à la tête de 50.000 hommes et 1.300 éléphants. Rangés à cent pieds d'intervalle, ils couvraient un immense champ de bataille et s'appuyaient sur trois cents chars de guerre en osier répartis devant eux. Les éléphants dispersèrent d'abord les troupes légères de l'invasisseur.

« Ce qui étonnait le plus les Macédoniens, écrit l'historien Quinte-Curce, c'était de voir ces animaux enlever avec leur trompe, les hommes tout armés et les livrer par-dessus leur tête, à leurs conducteurs. Cela rendit les soldats d'Alexandre plus circonspects et le combat n'eût pas fini à leur avantage s'ils n'eussent coupé les jambes des mastodontes avec des haches préparées à cet effet. Ils utilisaient aussi de fortes épées recourbées, qu'ils appelaient *copides*, avec quoi ils tranchaient les trompes de ces animaux ».

« A cet instant du combat, les éléphants rompent leurs phalanges, se resserrent de toutes parts et deviennent bientôt plus terribles aux leurs qu'à l'ennemi ; ils écrasent tout autour d'eux, faisant une horrible bouillie de la cavalerie indienne acculée dans cet endroit ; les conducteurs des pachydermes sont alors facilement percés de traits par les Grecs ».

La victoire d'Alexandre mit en son pouvoir la plupart des éléphants de ses ennemis. Il conserva pour lui l'animal que montait le roi Porus, le couvrit d'ornements précieux, fit garnir ses défenses de bracelets d'or, sur lesquels il fit graver : « Alexandre, fils de Jupiter, offre au soleil cet éléphant ».



Les chars à faux suffisaient à l'époque à jeter le désarroi chez l'ennemi.

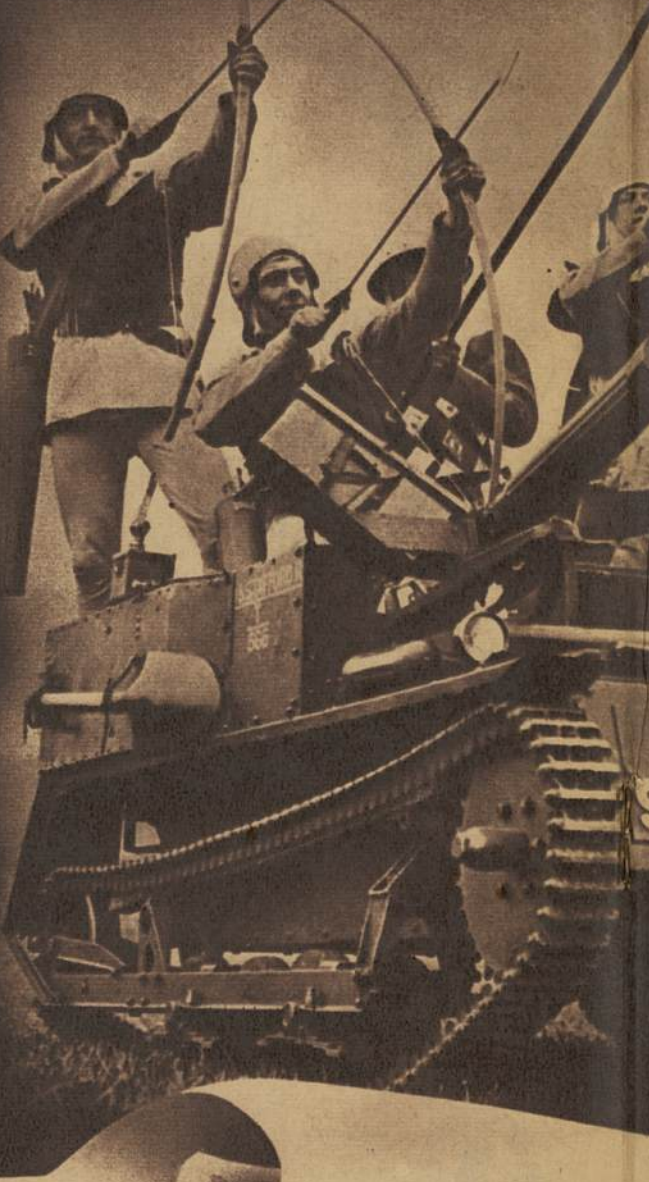
David contre Goliath

Les nombreux éléphants que le conquérant ramena en Europe de son expédition dans l'Inde furent, après sa mort, répartis entre ses successeurs qui en firent un grand usage dans les guerres. Seleucos-Nicator, le meilleur lieutenant d'Alexandre, s'empara d'un si grand nombre de ces trophées vivants qu'il reçut, lorsqu'il fut roi, le surnom d'*Éléphantarque*.

A la bataille de Raphia, en l'an 217 avant J.-C., 11 éléphants ramenés d'Asie par le roi de Syrie, Antiochus III, eurent à combattre contre les éléphants amenés d'Afrique par le roi d'Egypte Ptolémée-Philopator. On vit d'abord les énormes bêtes s'attaquer de front, enlacer leurs trompes et employer chacun toute sa force pour rester maîtres du terrain. Ils luttèrent aussi avec leurs défenses, et dès que l'un d'eux était obligé de prêter le flanc, son adversaire le transperçait et l'étendait mort à ses pieds. Cet engagement extraordinaire se termina par l'extermination des éléphants de Ptolémée et la supériorité de la race d'Asie sur celle d'Afrique fut clairement établie.

La première fois que les éléphants parurent en Italie, ce fut avec l'armée de Pyrrhus, roi d'Épire. Ils étaient au nombre de vingt tout au plus, mais décidèrent de la bataille d'Héraclée (280 avant J.-C.). A la seconde bataille qu'ils livrèrent aux Romains, à Asculum, ceux-ci firent usage de chariots garnis de fourches et montés par des soldats qui lançaient aux pachydermes des torches en flammes. Le stratagème réussit. Les éléphants rebroussèrent chemin en culbutant leurs conducteurs. Quatre d'entre eux seulement survécurent à leurs blessures et furent amenés à Rome en triomphe.

Dans leurs guerres avec les Romains, les Carthaginois décidèrent alors de remplacer leurs chars de guerre par des éléphants, oubliant trop vite les défaites où ces animaux leur avaient causé d'irréparables désastres. Les éléphants qu'ils amenèrent en Europe jouèrent un rôle catastrophique dans les guerres puniques. Au cours de la



19.845.

première, Hannon débarqua en Sicile avec 60 bêtes. Il en perdit 44 et 11 restèrent aux mains des Romains. Au cours de la seconde, Annibal en prit 40 à sa suite lorsqu'il quitta l'Espagne : il lui en restait 37 au passage du Rhône. Au passage des Alpes, ces animaux lui causèrent des embarras et des retards effroyables, et tous succombèrent au cours de combats contre les Romains.

Les Romains s'en servirent contre les populations de la Gaule. Ces animaux ne contribuèrent pas peu à la défaite des Arvernes et des Allobroges qui n'avaient jamais vu d'éléphants et furent pétrifiés sur place. Les Gaulois se formaient d'ailleurs en masse compacte et cette disposition, on le conçoit, était extrêmement désavantageuse pour combattre ces animaux. Cette circonstance est toutefois la dernière où les Romains employèrent ce moyen d'attaque, auquel ils ne paraissent pas avoir d'ailleurs attaché une grande importance.

Pendant tout le moyen âge les éléphants figurèrent encore, ici et là, dans les guerres que se livrèrent les peuples d'Asie. En 1779, le chef indien Hyder-Ali étant parvenu à cerner une colonne anglaise, la fit entourer par l'artillerie, mais ce furent ses éléphants qui achevèrent de la détruire, en écrasant sous leurs énormes pattes les

Annibal, le célèbre Carthaginois, envahit l'empire romain avec ses chars d'assaut. Mais il eut bien des mécomptes avec eux, car ils retournaient leurs terribles attaques contre eux-mêmes.



Directes de Chars d'Assaut



Il en s. Au lors- passage causés suc- ations à la nt ja- Gau- cette vantage est nt ce d'ail- rèrent nt les étant er par vèrent es les

derniers survivants de la colonne. Ce fut aussi la dernière fois que ces animaux eurent à combattre contre des Européens.

« Tanks » fabuleux au moyen âge

Avec le moyen âge apparurent les premières machines de guerre proprement dites. Dans l'Europe peu à peu formée en nations, les éléphants et les chars à faux n'avaient plus que faire dans les attaques de villes, de citadelles ou d'armées caparaçonnées de pied en cap.

Dans un livre intitulé *De re militari*, dont la première édition date des débuts de l'imprimerie, nous avons trouvé la figure la plus extraordinaire des machines de guerre : l'espringale, dont nous reproduisons le dessin.

Elle se présentait sous les traits d'un énorme dragon : de sa gueule et de ses flancs jaillissent des javelots qui vont porter la mort dans les rangs ennemis ; de sa poitrine sort une espèce de pont-levis qui peut s'abattre par devant, et servir tout à la fois d'échelle pour escalader un rempart ou d'échelle de sécurité en cas de surprise. Enfin, sous l'espringale des poulies et des cordes reliées

ire romain par les Alpes. Il avait 48 éléphants, 48 formidables notes avec eux car ces animaux devenaient parfois furieux et attaques contre les soldats carthaginois.



à un pieu et permettant de la faire glisser sur des rouleaux placés sous ses griffes. Les ailes du dragon, à demi déployées, servaient à l'occasion de bouclier à la petite garnison qui se tenait dans le ventre du monstre.

L'auteur ne dit pas où il a trouvé la description de cette machine. Il se borne à déclarer que c'est une machine arabe, donc inventée par les Arabes.

Plus précis est l'historien Végèce, dans son *Art militaire*, paru en 1532, lorsqu'il nous montre une machine roulante — dont nous reproduisons également le dessin — encore plus singulière que la précédente. Sur deux grandes roues en bois plein s'avance une gigantesque tête humaine armée de piques longues et acérées. L'une sort, de la bouche du monstre, l'autre du front, une troisième de la nuque. Une quatrième sort du nez ou visage où s'ouvrent deux grands yeux de verre derrière lesquels sont les places des guetteurs. Enfin, une cinquième et une sixième pique recourbées remplacent les oreilles de la fabuleuse machine destinée — affirme Végèce — à bouleverser les rangs de l'ennemi ou à écraser les soldats.

Ces chars avaient remplacé la machine roulante humaine qu'était la tortue, procédé employé par les Romains de la décadence. Plusieurs soldats vigoureux, souvent une trentaine, se serraient coude à coude sur une grosse plateforme munie de roues et mettaient leurs grands boucliers devant eux. Ils formaient ainsi une muraille d'acier mobile qu'aucun trait ne pouvait arrêter et qui les amenait dans le camp ennemi où ils se répandaient, l'épée au poing.

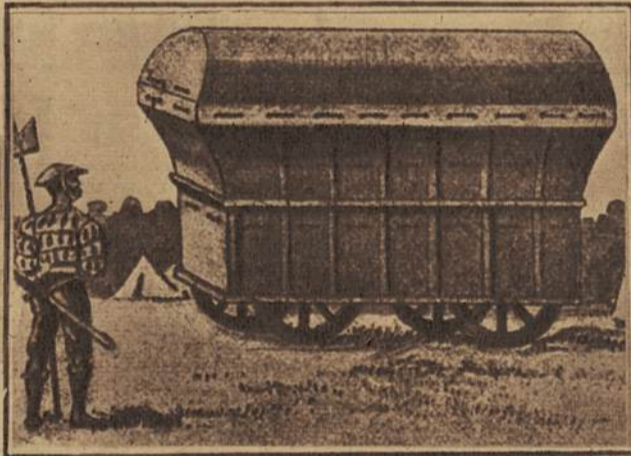
Apporter les guerriers à pied d'œuvre contre l'adversaire demeura, jusqu'à l'invention de la poudre à canon — il faut le répéter — l'obsession des conducteurs d'armée. De là, pour attaquer les camps retranchés et les places, ces colossales tours mouvantes dont on se servit depuis Jules César jusqu'au XVI^e siècle, et qui sont incontestablement des chars d'assaut. Nous publions une gravure représentant un de ces formidables engins et qui nous montre plusieurs centaines de soldats montés, à près de cinquante mètres de haut, au-dessus d'une de ces tours ambulatoires que des jeux de poulies et de treuils entraînaient vers l'ennemi.

Naturellement l'ennemi ripostait en dressant à son tour de semblables engins et c'est pareille riposte qui contribua, selon Froissart, en 1382, à la défaite des Flamands devant Bruges.

Il est à chaque instant question de tours mobiles dans l'histoire des croisades. Les noms de ces machines étaient très variés : espringales, magonneaux, martinets, tollonnons, sambusques, etc.

Parmi celles-ci, les croisés utilisèrent un engin qui causa la plus grande terreur aux Arabes, « ce fut une bascule montée sur roues et très mobile. En s'abaissant subitement sur le camp des barbares, elle saisissait, à leur vue, à l'aide de crampons, un ou plusieurs des leurs, les enlevait en l'air et les rejetait dans le camp des croisés ».

Au XVI^e siècle, les chars de guerre que nous venons de décrire eurent un regain de faveur sous la forme d'une



Nos amis les Anglais inventèrent au XVI^e siècle la casemate roulante qui n'est pas sans analogie avec les chars actuels.

petite forteresse roulante, munie de meurtrières et de canons dont se servirent les Anglais sous Henri VIII.

Des chars à feux aux chars à frondes

A côté des chariots de guerre de formes si diverses que nous venons de voir, les armées de jadis traînaient avec elles d'autres machines, dites de jet, destinées à lancer sur l'ennemi des traits et des flèches d'un poids extraordinaire, des boulets de plomb, des pierres d'une pesanteur énorme, enfin des charognes infectes, des serpents venimeux, des projectiles enflammés, des torches résineuses imbibées de pétrole.

Un manuscrit de la Bibliothèque de Munich donne une liste des matières incendiaires dont les Bavares du XV^e siècle gratifiaient déjà leurs adversaires : camphre, soufre vif, huile d'olive bouillante, poix navale, huile de soufre, vin cuit, graisse de porc et de baleine.

Les projectiles incendiaires ayant été pour la première fois employés par les Grecs, au siège de Constantinople, en 673, furent longtemps appelés feux grégeois, et demeurèrent leur secret.

Les bombes incendiaires firent leur apparition en Europe, en 1267, en Espagne, au cours de l'invasion arabe. « Les Arabes, dit un chroniqueur, lançaient avec des machines des pierres et des traits de tonnerre avec feu... »

Au XIV^e siècle, ces machines à feux furent introduites en France par les Anglais, lors de la prise de la ville de Pont-Audemer, qui fut complètement incendiée.

Jusqu'à là, l'incendie avait été porté dans les rangs de l'ennemi, par des fantassins recouverts d'une cuirasse et portant, au bout d'une longue perche, un brûlot en flammes, appelé lance à feu. Les Romains et les Gaulois avaient employé des chars incendiaires, véhicules à deux roues, tirés par deux chevaux, et dont le timon, prolongé de plusieurs mètres au devant du char, supportait à son extrémité une torche enflammée. Le moyen âge, du reste, n'avait rien inventé. Il n'avait fait que perfectionner un moyen de guerre de l'antiquité : celui des taureaux furieux bardés de fer, porteurs de vases remplis de matières incandescentes, qu'on lâchait parmi les ennemis



Voici la machine à fronde en usage au XIII^e siècle qui lançait les feux grégeois et entamait les murs.

pour semer le désordre dans leurs rangs, ou dans leurs moissons pour les réduire en cendres et affamer cet adversaire.

L'emploi des machines de jet, pour la projection des feux grégeois et d'autres matières incendiaires transforma les catapultes, machines légères qui lançaient des flèches à de très grandes distances, en des machines plus pesantes, les balistes, véritables chars d'assaut roulants qui se rapprochaient de l'ennemi à mesure que celui-ci faiblissait ou reculait.

La catapulte, très grosse arbalète montée sur roues inventée par les Romains, pouvait lancer, à une distance de 300 mètres, des flèches de 10 kilos souvent enduites de matières putréfiées qui communiquaient dans le camp de l'ennemi, où elles tombaient, des épidémies de peste. On peut en voir une reconstitution au musée de Saint-Germain.

Les balistes, invention du XIV^e siècle, étaient, elles, d'une puissance dix fois supérieure. « En 1382, dit Froissart, les Gantois assiégeant Audenarde, firent ouvrir, à force, un engin merveilleusement grand, lequel avait vingt pieds de large et vingt pieds jusqu'à l'étagage, et quarante pieds de long ; on appelait cet engin mouton, pour jeter les pierres de fait sur les assiégés et tout écraser. »

Ces machines envoyaient au loin des poids de plus de 12.000 livres et produisaient, dans les rangs adverses, des ravages effroyables. Elles lançaient aussi des chevaux morts et autres charognes de gros animaux. Elles pouvaient projeter jusqu'à vingt boulets de plomb ou de fer à la fois, et souvent ces boulets étaient rougis au feu. On arrivait pourtant avec ces machines, à une assez grande précision de tir. Il y avait, dit Riches, des hommes qui employaient ces balistes avec tant d'adresse, qu'ils prenaient pour but et atteignaient les oiseaux au vol. »

En 1850, Napoléon III, alors président de la deuxième République, qui s'intéressait à l'histoire des machines de guerre, voulut se rendre compte de la puissance réelle de jet de la baliste. Il fit reconstituer, sur le polygone de Vincennes, un de ces engins d'après le type de celui que nous reproduisons, et qui lance sur les assiégés un boulet incendiaire. A l'extrémité du petit bras de la fronde pivotante, ou baliste, le capitaine d'artillerie Favé réussit à lancer, à plus de 200 mètres, et sous un angle élevé, une bombe de 80 kilos. « Nul doute, conclut l'officier, qu'avec plus d'habitude dans la mise en œuvre et surtout dans la construction, on n'arrive à reproduire, avec cette machine, tous les effets que les chroniqueurs ont rapportés. »

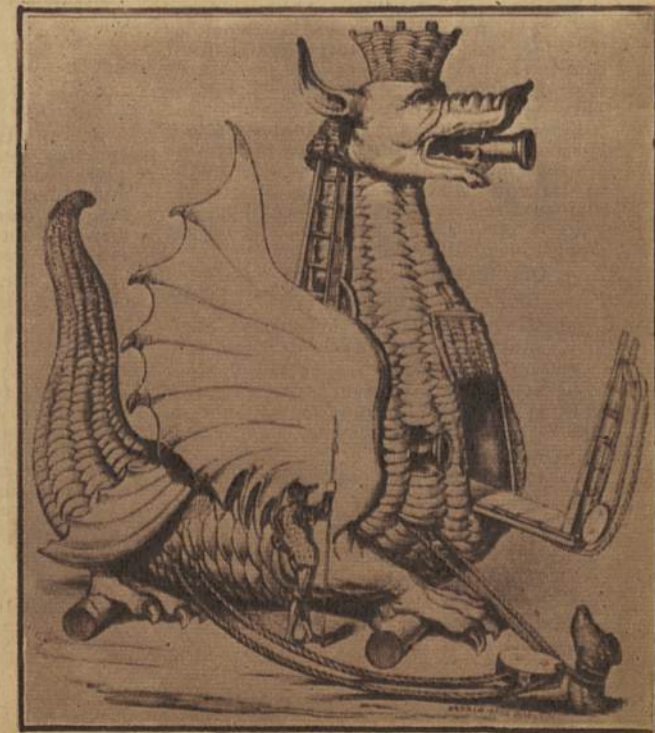
Chars à feu et machines de jet subsistèrent jusqu'à la découverte de la poudre. Le canon qui les détruisait facilement ne tarda à les anéantir.

C'est ainsi que disparurent des champs de batailles, jusqu'à l'époque des guerres du XX^e siècle les chars d'assaut d'autrefois, ancêtres incontestables des cuirassés terrestres d'aujourd'hui, les tanks.

Emmanuel CAR.

(Illustrations extraites des collections de l'auteur.)

A vrai dire, cet animal fantastique qui s'apparente assez avec la Tarasque, n'est qu'une machine de guerre issue du cerveau de Valturio (*Re militari*).





FAITES-VOUS COMPRENDRE DES SOLDATS ANGLAIS

PAR HARRY GREY, EX-TOMMY

20016.



RIEN de plus facile que de se faire comprendre des soldats anglais. Il suffit de posséder quelques notions sur leurs habitudes, leur psychologie, et de connaître quelques-uns des termes de leur langage militaire familial.

familier.

Le « tommy » paraît quelquefois distant. Il n'est que timide. Sachez l'accueillir par une phrase opportune, et aussitôt vous éveillerez en lui une résonance, et gagnerez son cœur.

Apprenez tout d'abord à le héler en lui donnant son grade exact. S'il ne porte aucun galon sur ses manches, *entre l'épaule et le coude*, c'est un simple soldat. Entrez en conversation avec lui à la manière anglaise :

— Je vous demande pardon, soldat...

(— *Aï bêgue your pardonne, sôldjeur.*)

Porte-t-il, à huit centimètres de l'épaule, un galon en V écarté ? Alors c'est un soldat de première classe, dénommé *Lance-corporal (Lanneceôrpr'ôr)* s'il appartient à l'infanterie ; et *Bombardier (Bommebadjar)* s'il fait partie d'une unité montée.

Sa manche s'orne-t-elle de deux galons en V écarté ? Il a le grade de *caporal (Côrp'ôr)* et s'il porte trois galons, c'est un *sergent (sârdjeuntte)*.

L'insigne de sergent-major est très facile à reconnaître : il s'agit d'une couronne — brodée ou métallique — et que le gradé porte au bas de la manche, à 8 centimètres du poignet.

Tous ces gradés, du soldat de première classe au sergent-major, ont droit au titre d' « officier non commissionné » (*Nonne commicheunde officier*). On les désigne sous l'abréviation générale de *N. C. O's (Aisne-si-hausse)*.

Vous avez donc hélé un de ces militaires. Peut-être est-ce pour lui demander de vider un pot en votre compagnie ? Souvenez-vous en ce cas que le tommy n'a pas encore eu le temps — comme votre serviteur — d'acclimater son palais à l'inégalable douceur des vins de France. Ses boissons favorites sont les bières fortes, épaisses — *stout* ou *ale* — et le thé au lait, qui, d'ailleurs, est la boisson réglementaire de l'armée britannique. Ne vous fatiguez pas à composer une phrase compliquée. Dites simplement :

— Que prendrez-vous ? Thé ? Café ?

(— *Ouate huile you hav ? Ti ? Cofi ?*).

Quelle que soit la consommation choisie, faites en sorte qu'elle soit au lait.

Etes-vous un ancien combattant ? Alors vous avez tout intérêt à le lui faire savoir, et il vous placera au plus haut de son estime. Et dites-lui cela avec le minimum de mots :

— Je suis ancien combattant.

(— *Ai amme anne ex-seurvice manne.*)

Placez aussitôt une phrase de ce genre :

— Nous sommes amis pour toujours.

(— *Oui are frèn'ds fort èveur.*)

Il vous répondra affirmativement, avec une chaleur qui vous fera douter instantanément de l'existence de ce fameux « flegme britannique » qui fait de l'Anglais un être figé, impassible.

La vérité, c'est que votre nouvel ami n'aura pas eu besoin de méditer pour répondre à votre phrase. Remarquez-le bien, ces soldats anglais. Vous aurez tôt fait de vous apercevoir que leur « flegme » n'apparaît que durant les instants où ils réfléchissent à la réponse qu'ils doivent vous donner. Il est alors impossible de lire leurs pensées sur leur visage, qui est très exactement le contraire d'un livre ouvert, à telle enseigne que l'Anglais qualifie lui-même son visage de *poker-face*, ou « visage de joueur de poker ».

Question d'éducation.

o

Voulez-vous inviter votre Anglais à déjeuner ? Dites-lui :

(— *Huile you leuntch ouith mi ?*)

Le « th » se prononce très facilement en poussant légèrement la langue entre les dents.

S'il ne peut pas accepter votre invitation, il vous répondra :

— Désolé. Je ne peux pas.

(— *Sauret. Ai canat.*)

Avec franchise, il vous dira qu'il est en service, ou bien qu'il est invité ailleurs.

(— *Aï amme onne diotiti. Ou : Aï amme innevaittede obrèdi.*)

S'il accepte, il vous dira :

(— *Choure. With plaijeure.*)

Le tommy aime les plats simples, la viande saignante. Très vite, il se fera à la cuisine française, qui, en Angleterre comme ailleurs, a la réputation amplement justifiée d'être la meilleure du monde. Mais, donnez à cet Anglais moyen le temps d'acclimater son palais...

Demandez ensuite à votre invité ce qu'il désire boire durant le repas :

— Voulez-vous de la bière, du thé ? Voulez-vous essayer notre vin ?

(— *Ouate huile you drinn'k ? Bir ? Ti ? Huile you traï aour ouâine ?*)

Ne vous étonnez pas en le voyant manger très peu de pain. Il n'en consomme guère dans la vie civile, et il me souvient que, durant l'autre guerre, le pain avait été totalement supprimé, dans l'armée, du repas du midi — qu'au surplus, nous avalions sans boire.

Pour demander à votre invité quelle était son occupation civile, dites :

(— *Ouate ouas your djobbe inn' civile laïfe ?*)

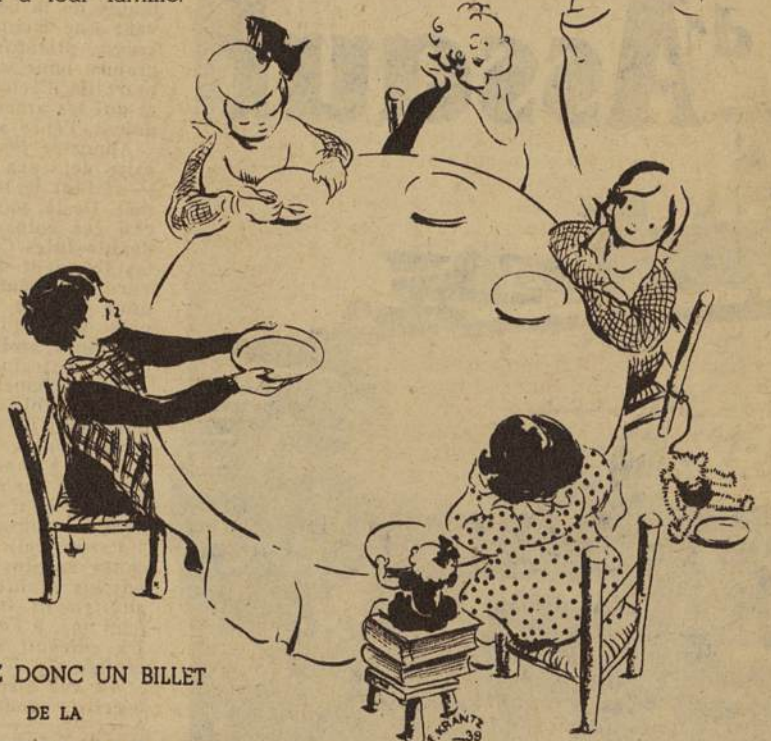
Soyez persuadé qu'il se débrouillera pour vous faire comprendre la nature de son travail. Demandez-lui ensuite s'il possède des photos des siens — les tommies adorent montrer leurs photos de famille — et il tirera aussitôt son portefeuille, pour vous montrer sa fiancée (*guerl, souithârt*), ou sa femme (*ouaife*) et son ou ses enfants (*chailld ou chilldreunn*).

(A suivre.)

Harry GREY.

Aidez les combattants et leur famille

Le produit net de la Loterie Nationale est affecté au fonds de Solidarité Nationale créé en vue de contribuer aux charges des allocations militaires et des secours de toute nature accordés aux mobilisés ou à leur famille.



ACHETEZ DONC UN BILLET

DE LA

LOTÉRIE NATIONALE

Jeunesse Sexuelle

Peut-on conserver la jeunesse sexuelle jusqu'à la fin de ses jours ?

Peut-on la recouvrer lorsqu'on l'a perdue ?

La jeunesse sexuelle prolongée a-t-elle une influence sur la santé générale, sur toute l'activité intellectuelle, morale, physique de l'individu ?

On verra dans la notice ormophyse l'énorme importance qu'il faut attacher aux fonctions secondaires des glandes sexuelles, on y trouvera un résumé des méthodes de traitement qui permettent à l'homme épuisé sexuellement de retrouver goût à la vie, au vieillard précoce de rajeunir véritablement et durablement par l'absorption d'ormones animales. L'ormophyse est le traitement de choix des déficiences glandulaires, car elle contient des extraits glandulaires totaux, prélevés sur des animaux jeunes. Sous forme de dragées, elle s'absorbe facilement et est à la portée de tous.

Le laboratoire ORMOPHYSE, 41, rue d'Alsace-Lorraine, Malakoff (Seine), envoie discrètement et gratuitement sur simple demande quelques dragées à titre d'échantillon (1 fr. en timbres pour frais). Toutes pharmacies, la boîte : 35 fr.

HUBERT MAX diplôme. Tarots. Lignes mains. Guide, renseigne, ramène affection. Reçoit t. les jours, sauf jeudi, et par correspond. 25 fr. 151, rue du Fg-Poissonnière, Paris-9°. (M° Barbès-Poissonnière-Gare du Nord.)

LES LANCIERS

roman par R. BOLESLOVSKI et H. WOODWARD

Traduit de l'anglais par ALICE K. STEINHARDT et GUY D'ALEM

nrf

la Timidité EST VAINCUE EN 8 JOURS

par un système inédit et radical, clairement exposé dans un très intéressant ouvrage illustré qui est envoyé sous pli fermé contre 2 Frs en timbres. Ecrire au D^r O. L. FONDATION RENOVAN, 12, Rue de Crimée - Paris.

MALADIES URINAIRES et des FEMMES

Résultats remarquables, rapides, par traitement nouveau. Facile et discret (1 à 3 applicat.). Prostate. Impuissance. Rétroissement. Blennorrhagie. Filaments. Métrite. Pertes. Règles douloureuses. Syphilis. Le Dr consulte et répond discrètement lui-même sans attente. INST. BIOLOGIQUE, 59, rue Boursault, PARIS-17°

RÉVEILLEZ LA BILE DE VOTRE FOIE

Sans calomel — Et vous sauterez du lit le matin, "gonflé à bloc".

Votre foie devrait verser, chaque jour, au moins un litre de bile dans votre intestin. Si cette bile arrive mal, vous ne digérez pas vos aliments, ils se putréfient. Vous vous sentez lourd. Vous êtes constipé. Votre organisme s'empoisonne et vous êtes amer, abattu. Vous voyez tout en noir !

Les laxatifs sont des pis-aller. Une selle forcée n'atteint pas la cause. Seules les PETITES PILULES CARTERS POUR LE FOIE ont le pouvoir d'assurer cet afflux de bile qui vous remettra à neuf. Végétales, douces, étonnantes pour activer la bile. Exigez les Petites Pilules Carters. Toutes pharmacies : Frs. 11.75

INSTITUT DE CRIMINALISTIQUE ET REPORTAGES SPÉCIALISÉS

(Cours par correspondance)

Brochure gratuite sur demande

28, AVENUE HOCHÉ (8°)

CAR. 19-45

des Hommes

EN CE PAR SIMONE FRANCE

Dès son arrivée devant ses juges, Feuillan explique qu'il est « dur de la feuille ». Aussitôt, selon l'habituel protocole en telle occurrence, l'huissier de service s'approche du prévenu pour servir de truchement entre ce dernier et le président qui n'a point de haut-parleur à sa disposition.

L'huissier (hurlant au prévenu). — De quelle oreille êtes-vous sourd ? La gauche ou la droite ?

Le prévenu. — Les deux. (Hilarité.)

Le Président (à part). — Ça va être gai.

De fait, après plusieurs essais infructueux, l'on renonce à l'interrogatoire de ce prévenu, sourd comme pot de terre, dont les oreilles ne servent qu'à l'ornement.

Donc la parole est donnée au défenseur de Feuillan qui, des circonstances, tire un habile parti.

Son client a frappé fort. Soit ! Mais peut-on lui en vouloir ? Il a tapé comme un sourd ! Et voilà.

Argument sans doute péremptoire car le prévenu n'est condamné qu'à 16 francs d'amende avec sursis.

Feuillan a bien « eu l'oreille du tribunal », si le tribunal n'a eu la sienne.

LA RUSSE ET LE "RONGEUR"

Cette Russe n'était pas en règle avec les lois et les décrets concernant les étrangers en France. Elle aggrava son cas en prenant à la journée, un taxi qu'elle omit de payer. C'en était trop ! Les juges viennent de la condamner à quelques mois de prison.



19.850

Pas si soumise que ça...

AVEZ-VOUS ESSAYÉ

d'arracher un os des crocs d'une louve affamée ? Eh bien ! n'essayez pas, c'est un bon conseil que je vous donne. A le transgresser, vous risqueriez les inconvénients qui adviennent à l'épiderme, pourtant ferme et rugueux, de l'agent de police.

Paul Buisson.

Il était de service, ce soir-là, dans les environs de... « quelque part » à Paris, selon la ridicule, irritante expression en usage, et que je remplace tout bonnement par le lieu exact : il était de service dans les environs de la gare de l'Est. (Si avec ça, je ne suis pas condamnée à mort pour haute trahison, commerce avec l'ennemi, etc., c'est qu'il n'y a plus de juges militaires à Paris). Vint à quitter la gare, un jeune soldat permissionnaire qui s'appropriait à descendre d'un pas martial le boulevard de Strasbourg (j'aggrave mon cas). Mais une jolie péripatéticienne (disons : fille publique ou fille soumise, pour ne pas faire la maligne en ayant l'air de connaître de grands mots), veillait. Elle harponna littéralement notre jeune guerrier avec le dessein bien arrêté de livrer assaut à sa vertu. De tous temps, Mars et Vénus ont fait bon ménage, et il ne fut jamais extraordinaire de voir un preux poser sa lourde épée pour tirer du carquois de Cupidon, des flèches plus maniables que Durandal, plus agréables aussi. Il est commun que Vénus, soucieuse des délassements des guerriers, dépêche auprès d'eux ses émissaires affriolantes. Ainsi fit-elle ce soir-là sous les espèces un peu fardées, un peu fatiguées et légèrement vénales, de notre fille soumise.

Telle qu'elle était, notre fille allait venir à bout de son entreprise, c'est-à-dire qu'elle allait détourner le soldat de son droit chemin : le boulevard de Strasbourg, pour l'agguiller insidieusement, à la suite d'une habile manœuvre stratégique, vers un hôtel accueillant aux amoureux d'une heure, pressés d'abriter leurs ébats tempétueux.

Mais survint l'agent Buisson qui suivait le manège, et considérait les ravages faits dans l'âme du soldat par l'impétueuse assaillante. L'agent Buisson n'a pas de parti pris contre l'amour, même contre l'amour vénal. Les longues heures de faction dans les rues de Paris, l'ont un peu refroidi sur l'attrait des blandices des jolies filles offrant leurs carresses à tout venant ; si, personnellement, il n'y prend plus de plaisir, il ne tient pas spécialement à en dégoûter les autres.

Mais voilà, il a une consigne : les filles publiques doivent être en règle avec les autorités médicales de la préfecture de police. Ce n'est pas tout que d'avoir un joli visage et le désir d'apaiser les fringales amoureuses des soldats : il faut encore avoir un corps pur de toute contamination éventuelle ; il faut que la chair offerte soit saine et que les animalcules microbiens aux noms bizarres : tréponèmes, gonocoques, etc... n'y pullulent pas ; en un mot comme en cent, il faut que la carte sanitaire soit visée régulièrement. L'agent Buisson interrompit le tendre entretien pour réclamer les papiers.

La fille voyant que cette indiscretion risquait de lui faire perdre tout le bénéfice de sa patiente et habile manœuvre, voyant que le soldat qu'elle avait réussi à chauffer à blanc, redevenait subitement froid comme glace, s'encoléra. Elle envoya « le fic sur les roses » en des termes que la simple pudeur — à défaut de la censure — m'interdit de rapporter ici, et même se mit en devoir de griffer et de mordre l'agent malencontreux qui bouleversait ainsi ses plans.

Vous comprenez bien qu'une faible femme, même déchaînée, ne peut l'emporter sur un agent coriace. Force resta à la loi, comme il se doit, et notre furie est à présent penaude et repentante sur les bancs de la correctionnelle ; les juges, bons enfants, ne la condamnent qu'à un mois de prison. L'agent Buisson apparaît un instant à la barre, le temps qu'on voit ses balafres, irréfutables pièces à conviction.

N'avais-je point raison de vous dire, au début de cette histoire, qu'il ne faut jamais arracher l'os à la louve affamée ?

Fausse ingénuité

POURQUOI ONÉSIME Vertu, petit artisan cordonnier, a-t-il la tête classique du satyre à croire qu'il l'a fait exprès. Je ne sais. Mais vraiment cet homme déjà avancé en âge à tout du faune, hôte des Bois, pipeaux en mains, lutinant nymphes et driades. Sa présence en cette audience, piètrement encadré par les gardes dans le box des détenus, jure comme anachronisme. Sous cette réserve, je reconnais que le délit d'Onésime Vertu est banal : vol d'un gras et dodu poulet du Mans sur l'éventaire d'un magasin d'alimentation.

Le garçon de vente, qui n'a pas œil en poche, a vu le prévenu subtiliser cette volaille, la cacher sous une vieille jaquette et enlever l'étiquette. Voilà qui est précis.

Sous son apparence malicieuse et inquiétante, notre homme des faubourgs se révèle avec l'ingénuité décevante d'une étoile de mer.

Au président qui lui reproche ce larcin, Vertu Onésime répond avec une absolue candeur :

« Moi voler ce poulet, mais à quoi, mon président, m'aurait-il servi ? »

Le ton d'absolue conviction est tel que le président en est pour un instant, désarmé. Mais, par la voix du substitut qui vient d'accomplir — c'est de saison — une période militaire, l'accusation reprend en cette forme imagée, ses droits, par un : « A améliorer votre ordinaire, parbleu ! » (Rires).

AUX ASSISES DU RHONE



Balligand et Philippe qu'on surnomma un peu pompeusement le Weidmann lyonnais, viennent d'être condamnés aux travaux forcés à perpétuité par les Assises du Rhône. Philippe, pour sa part, avait commis trois assassinats. A ce compte, il a eu de la chance de sauver sa tête.

19.846

Sous les toits de Paris

BIEN QUE LOGEANT

très haut, au 8^e étage d'un immeuble, le sieur Leroux n'a que de bas instincts. L'exagère peut-être ; je veux dire qu'il fut un jour emporté par le démon de la luxure ce qui lui vaut de comparaître aujourd'hui devant les juges de la quatrième chambre correctionnelle qui vont le condamner à quatre mois d'un purgatoire sans agrément à Fresnes. Croyons sa jeune avocate M^e Piaggio qui nous dit que Leroux est un bon ouvrier, qu'il a cinquante-huit ans et qu'il n'a jamais péché. Croyons M^e Piaggio, qui est aussi jeune que jolie et qui a autant de talent que de charme, ce qui donne, pour l'auditeur, beaucoup de créances à ses dires ; pour les juges, beaucoup de poids à sa plaidoirie. Croyons-la, non sans écouter le président Roux qui ne perd pas de vue son « client » malgré la grâce de l'avocate.

Un matin, la jeune Lucie C..., allant chercher de l'eau à l'unique robinet du 8^e, sur le palier, entendit que Leroux lui adressait la parole, de sa chambre dont la porte était ouverte. Elle lui répondit. Ils parlèrent de choses insignifiantes bien que d'actualité.

— Est-ce que vous n'avez pas peur des bombardements ? Moi, vous savez, je descends à la cave... etc.

Elle aussi parbleu, descendait à la cave. Il l'invita, en attendant, à entrer dans sa chambre, sous le prétexte de lui montrer des photos faites par lui, au cours des dernières vacances. Elle accepta, pour son malheur et finalement pour le malheur de Leroux. Il faut vous dire (il faut tout vous

... pour tous



Ces jeunes gens aux clairs regards, aux visages puérils, savez-vous que ce sont des héros ? Ils font partie d'une escadrille de chasse qui a combattu victorieusement à un contre cinq.

19.284



Des héros aussi, ces fantassins. Ils appartiennent au régiment qui, le premier, a foulé la terre allemande. Pour les récompenser, ils ont obtenu la croix de guerre, la fourragère rouge, une permission de 24 heures, à l'occasion du 11 novembre.

8.474

dire !) que Lucie, bien qu'ayant vingt ans, est simplette ; les gens du Midi disent : fada ; les écrivains humoristiques disent : l'idiot du village ; nous disons arriéré ; les savants emploient des termes compliqués empruntés au lexique de la psychiatrie.

Censuré

— Vous n'avez pas honte, lui dit le président ; avec une infirme !... Le vilain monsieur ajoute à son ignominie en voulant donner à entendre que Lucie C... n'est pas si arriérée qu'on veut le prétendre, qu'elle savait très bien ce qu'elle faisait et ce qu'on lui faisait ; que, non seulement, elle l'acceptait de bonne grâce, mais que même elle l'avait sollicité à plusieurs reprises. Ce n'était pas la première fois qu'elle venait tirer de l'eau, sommairement vêtue d'une robe très courte ou d'un peignoir ouvert pour tout vêtement ; ce n'était pas la première fois qu'au robinet, elle prenait des poses suggestives qui ne laissaient rien ignorer d'elle-même à son voisin de palier dont la porte donnait juste en face et qui était violemment ému par tout ce que Lucie lui laissait voir de sa chair nue.

La sœur de la petite infirme, citée en témoignage, proteste bruyamment ; le président s'indigne de cette suspicion jetée sur la vertu de l'innocente et il ne faut pas trop du talent de M^e Piaggio pour calmer tout le monde, pour apaiser les esprits et pour ne faire condamner son client qu'à quatre mois de prison.

MEURTRE dans la FAMILLE



J. Koutchky

15380

RÉSUMÉ DE L'ACTION PRÉCÉDENTE

Jim Beardmore, industriel milliardaire de Lounsbury, U. S. A., est une brute malfaisante que tout le monde déteste. Il prétend obliger sa secrétaire, Freda Rollin, à l'épouser, mais la venue d'un rival, le jeune Lance Mc Crea, employé, fait obstacle à ses projets.

Lance, menacé par le magnat, projette de le tuer. L'ayant pris en filature, il pénétra, trois minutes après lui, à Fairfield, villa isolée, et découvre soudain son cadavre percé d'une balle de revolver. Un mystérieux assassin l'a devancé...

Une poursuite policière s'engage en pleine nuit. Lance est agressé par le mystérieux assassin qui réussit à lui arracher son pistolet. Quelques instants plus tard, le sergent de police Doty est tué avec cette arme, que l'assassin abandonne sur le terrain.

Freda Rollin engage son jeune soupçonné à fuir. Mais Lance Mc Crea, qui devine que la mort de Jim Beardmore n'a pas libéré la jeune fille d'une menace qui pèse sur elle, refuse net.

Le soir même, un ouvrier de la fabrique Beardmore tente de l'assassiner, en le faisant tomber dans une immense cave pleine d'acide.

Lance a un ami, Bob Fassett, le vieux jardinier des Beardmore. Fassett lui apprend que le mystérieux assassin a caché son veston et ses chaussures dans une serre. Prévoyant que l'homme reviendra une prochaine nuit, pour récupérer ces objets compromettants, Bob Fassett et son fils Victor monteront la garde à tour de rôle...

Cependant Lance Mc Crea, qui a laissé des empreintes dans la villa Fairfield et sur le pistolet avec lequel le policier Doty a été tué, est arrêté. Il connaît les tortures de l'interrogatoire au « troisième degré ». Pour éviter de compromettre Freda, il se tait. Incarcéré, il s'évade en pleine nuit, mais tombe aux mains d'une équipe de gangsters motorisés qui le ramènent à Fairfield. La petite troupe de « gorilles » qui transporte Lance Mc Crea, ligoté et bâillonné, descend à la cave avec son fardeau et fait halte devant un renforcement au centre duquel le prisonnier voit une fosse fraîchement creusée.

V

Le dépit des liens qui l'immobilisaient, le corps de Lance se contracta violemment. A vingt-cinq ans, la vie a son prix. Le chef éteignit sa lampe électrique et fit signe à ses hommes de déposer leur fardeau sur le sol. Ils le laissèrent tomber à un mètre du trou.

Mitch tira un couteau de sa poche, se pencha sur Lance, trancha la corde qui liait ses poignets, tendit son paquet de camels.

— Ta dernière, gars. Savourez-la bien.

Dès les premières bouffées, le tabac agit sur les nerfs du condamné à la façon d'un calmant. Son regard se posa sur ses bourreaux, il ne put s'empêcher de remarquer leur pâleur. Visiblement, ce genre de travail ne leur plaisait guère. Habituellement à exécuter leurs victimes en pleine rue ou en plein café, d'une brutale rafale de mitraillette, ces hommes étaient violemment impressionnés par le décor sinistre de cette cave, dont l'unique lampe éclairait ce trou béant, ce sac à demi rempli de chaux, et, un peu en retrait, une auge remplie de ciment frais...

Mitch jeta un coup d'œil à sa montre-bracelet. Sans doute devinait-il que les nerfs des tueurs commençaient à avoir raison de leur volonté.

— Cette attente me pèse autant qu'à vous autres, fit-il. Mais les ordres sont les ordres. Le patron tient à parler au type, avant de...

Lance fumait à petits coups. Après son sursaut de vaine révolte, la résignation reprenait possession de son être, l'imminence de la mort inévitable l'écrasait, l'abrutissait, lui ôtait tout réflexe mental. Ces types, dont les trognes suaient d'angoisse, allaient l'abattre d'un moment à l'autre, et ensuite son corps commencerait à se dissoudre dans cette tombe cimentée. Ses pensées n'allaient plus au delà de cette certitude. La perspective de connaître enfin, dans quelques instants, celui que les gorilles appelaient le patron, l'assassin de Jim Beardmore et du sergent de police Doty, le persécuteur de Freda, le laissait parfaitement calme. Il n'avait plus de curiosité pour ce nom. En fait, il n'avait plus de curiosité du tout. Soudain, la voix de l'un des tueurs, s'élevant dans le silence, l'arracha à sa torpeur.

— J'en ai marre, dit nerveusement l'homme. Il faut en finir. Ce n'est pas une manière de travailler... Il jeta brusquement sa cigarette.

— Ce... ce n'est pas une manière de travailler, répétait-il. J'en ai marre, nous en avons tous marre. Si le patron n'est pas là dans cinq minutes, je propose...

Il s'arrêta net... La baladeuse venait de s'éteindre. Dans le noir, Lance sentit qu'on le soulevait, et qu'on l'éloignait rapidement de la fosse. Derrière lui des exclamations fusèrent :

— Une panne de lumière ! Il ne manquait plus que ça !
 — Et ta lampe électrique ! Allume vite !
 L'homme qui portait Lance se perdait déjà dans un dédale de couloirs. Le jeune homme entendit encore les voix des tueurs.

— Mitch ! Où est Mitch ?
 Mitch continuait à se faufiler dans les couloirs, portant Lance sur son dos. Soudain il s'arrêta, déposa son colis à terre. Lance sentit que son sauveteur tranchait la corde qui enserrait ses chevilles.

— Pouvez-vous vous tenir debout ?
 Non, Lance ne pouvait se tenir debout. Il lui semblait que ses pieds étaient exsangues. Mitch l'empoigna à bras le corps, le porta encore pendant quelques mètres, s'arrêta pour souffler. Lance entendit à nouveau les voix lointaines des gangsters.

— Nous nous sommes trompés ! Ils ne sont pas partis par le chemin que nous avons employé pour venir !
 — Sûr. Ils sont quelque part dans les caves !
 Lance essaya de se tenir debout, et y parvint. Il récupéra rapidement. Mitch lui prit le bras, et continua de le guider dans le noir labyrinthe. Les deux hommes stoppèrent devant un mur troué d'un soupirail ouvert, par où filtrait une faible lueur.

— Faisons vite ! souffla Mitch. En même temps, il empoigna Lance par les jambes, le souleva, le poussa hors du soupirail. L'instant d'après, il se trouvait dehors, lui aussi, et il refermait doucement la vitre du soupirail, cependant que Lance, en se remettant debout, étouffait un cri de stupéfaction. Freda Rollin était là, devant lui, flanquée de Bob Fassett, et, sur l'allée proche, stationnait une voiture dont le moteur tournait au ralenti !
 Ce nouveau choc fut trop violent pour Lance. Les genoux lui manquèrent, et il se serait effondré sur le sol si Mitch ne l'avait happé.

PAR HULBERT FOOTNER

TRADUIT DE L'ANGLAIS PAR HARRY GREY

chambre sommairement meublée. Freda se dirigea vers une porte, frappa doucement, appela :

— M. Sempill !
 Presque aussitôt, la porte s'ouvrit, et le vieux professeur Sempill, vêtu d'un pyjama bleu à rayures blanches, fit son apparition.

— Eh bien, fit-il, voilà notre fugitif... Mon cher Lance, trop heureux de vous donner asile... Bon sang ! que vous avez l'air fatigué... Venez, je vais vous conduire à votre chambre... C'est là, au bout de ce couloir... Miss Freda m'attendra ici...

Lance vit que la chambre où l'introduisait le professeur ressemblait à une chambre de clinique, avec ses murs ripolinés, son lit blanc, sa table de fer, et il s'étonna en constatant que la fenêtre était munie d'épais barreaux. Sempill aida le jeune homme à se déshabiller. Sitôt qu'il fut couché, le savant se pencha sur lui.

— Je vois que vous avez terriblement besoin de sommeil. Je vais vous faire une piqûre...
 — Non ! cria Lance, je ne veux pas !
 Déjà le professeur ouvrait le tiroir de la table et en tirait une seringue toute chargée. Lance, d'un violent coup de reins, se mit sur son séant.

— Freda ! appela le professeur.
 Dans l'instant, la jeune fille entra, et immobilisa les bras de Lance, tandis que le professeur enfonce l'aiguille de sa seringue dans la chair récalcitrante.

QUAND Lance revint à lui, la voiture roulait dans les faubourgs de Lounsbury. Elle fit halte en bordure d'un trottoir, et Mitch descendit.

— Merci, Mitch, balbutia Lance.

— Pas de quoi, rétorqua brutalement le gangster. J'ai vu des dégonflés de toutes sortes, et Dieu sait si l'Underworld en est plein. Mais, vous, vous battez tous les records. Dégueuler dans la bagnole des gens qui vous sauvent la mise...

La portière claqua. Freda et Bob Fassett éclatèrent de rire. La voiture démarra à nouveau.

Mal stabilisé encore, le rescapé eut un geste nerveux, son ton se fit amer.

— J'apprécie, dit-il, l'intervention de Mitch et celle de Bob Fassett, mais vous, Freda, je ne vous comprends pas. L'assassin, vous seule le connaissez...

— Je vous supplie de vous taire, implora la jeune fille.

— Bon. Mais dites-moi au moins où vous m'emmenez ?
 — Soyez tranquille, dit Freda. Nous vous emmenons chez un ami sûr... chez le professeur Sempill.

— Hein ?... Chez Sempill, à la pension Peake ?
 La voix du rescapé tremblait. Sa méfiance à l'égard de Freda renaissait malgré lui. Quel jeu jouait-elle donc ? Il se rassura aussitôt, et se traita mentalement d'idiot, en entendant la jeune fille répondre :

— M. Sempill n'habite plus la pension Peake. Il vient d'installer son laboratoire dans un pavillon discret... où nul, mon cher Lance, n'aura l'idée de venir vous chercher.

Quand Bob Fassett bloqua ses freins devant la grille d'un jardin au fond duquel se discernait la forme sombre d'une bâtisse trapue, sans étage, l'aube commençait à poindre.

Fassett se retourna, la main tendue.

— Au revoir, M. Mc Crea. Très heureux d'avoir pu vous être utile.

Lance sauta à terre, suivi de Freda. La voiture s'éloigna. Tirant une clef de son sac, la jeune fille ouvrit la grille.

— J'ai prévenu M. Sempill, souffla-t-elle. Il croit que vous vous cachez pour une affaire sans importance... une affaire de vol... Vous savez qu'il ne lit jamais les journaux...

Freda referma la grille. Lance, décidément, n'y comprenait plus rien. Il demanda :

— Mais pourquoi n'avoir pas dit la vérité au professeur ?
 La jeune fille hésita un instant, et déclara enfin :

— Trop de gens sont déjà mêlés à cette affaire. Inutile de faire de M. Sempill un témoin éventuel. Je vous demande, Lance, de me donner votre parole de ne pas lui en souffler un mot.

— Entendu, vous l'avez, acquiesça la jeune femme, d'un ton las.

Ils arrivaient devant la porte du pavillon. Freda tira une deuxième clef de son sac, et ouvrit.

— Entrez, Lance.

Le jour naissant éclairait faiblement une petite anti-

LORS, demanda le professeur Sempill, on a bien dormi.

— Oui, merci, fit sèchement le jeune homme.

La mémoire de la piqûre lui revenait. Son arrivée chez le professeur ne l'avait pas arraché à l'ambiance dramatique où, depuis quelques jours, il se débattait. Il montra les crocs.

— Pourquoi m'avez-vous endormi de force ?
 — Votre état l'exigeait. Vous avez dormi six heures. Je suis certain que vous vous sentez beaucoup mieux à présent.

Le ton du vieux savant semblait bienveillant. Lance desserra légèrement sa méfiance.

— Il me semble, M. Sempill que, tout récemment encore, nous étions amis, vous et moi ?
 Sempill haussa les épaules sans répondre. Lance se leva, enfila son pantalon, fit couler de l'eau froide dans le lavabo, y plongea la tête, s'ébroua. Le professeur lui tendit une serviette. Tout en s'essuyant, il regardait le vieillard à la dérobée, et le trouvait changé. Mais il essayait en vain de définir la nature de ce changement. Le regard, peut-être, où la bonté faisait place à des lueurs inquiétantes... l'attitude aussi, qui semblait figée... Lance acheva de s'habiller. En attendant parler à nouveau le savant, Lance crut remarquer que sa voix s'était durcie.

Dix minutes plus tard, les deux hommes s'attablèrent devant une imposante omelette au jambon. Tandis qu'il mangeait, Lance songeait, une fois de plus, que les situations de la vie possédaient plus d'étrangeté que celles décrites dans les romans. Le professeur Sempill, il le devinait, faisait partie, à un titre quelconque, du drame Beardmore. La promesse de silence exigée par Freda ? Du bluff. Un mensonge de plus, sans doute. Un fait était sûr. Lance se sentait le prisonnier du professeur, cet homme courtois, cet ancien ami, que la belle Freda avait sans doute envoûté, comme elle en avait envoûté tant d'autres... comme elle l'avait envoûté lui-même...

Sempill se versa une tasse de thé, y ajouta deux cuillérées de crème, mélangea le tout.

— Lance, demanda-t-il, vous aimez profondément Miss Freda Rollin, n'est-ce pas ?
 Lance repoussa son assiette, se mit debout, et jeta brusquement :

— Oui, elle est délicieuse. Mais elle ne le demeurera pas longtemps si elle continue à fréquenter un tas de...
 — Un tas de handits ? C'est cela que vous voulez dire ?
 Lance se retourna d'un bloc. Ce n'était pas le professeur qui avait parlé. La voix venait du couloir, et cette voix, il la connaissait...

Dans l'encadrement de la porte, il vit apparaître la puissante silhouette de Tony Beardmore.

— Mon cher Mc Crea, dit le professeur, nous avons à parler, M. Tony Beardmore et moi. Voulez-vous avoir l'obligeance de vous retirer dans votre chambre.

Le ton impérieux faisait de la prière un ordre déguisé. Tony Beardmore, tout souriant, semblait guetter la réaction du jeune homme.

DETECTIVE

Directeur :
Marius LARIQUE

INITIATION

**L'ANGLAIS
ET LES OURSINS**

Ils n'en ont pas...
en Angleterre !



Faites vous comprendre des

SOLDATS ANGLAIS

PAR HARRY GREY, EX-TOMMY

19.848.